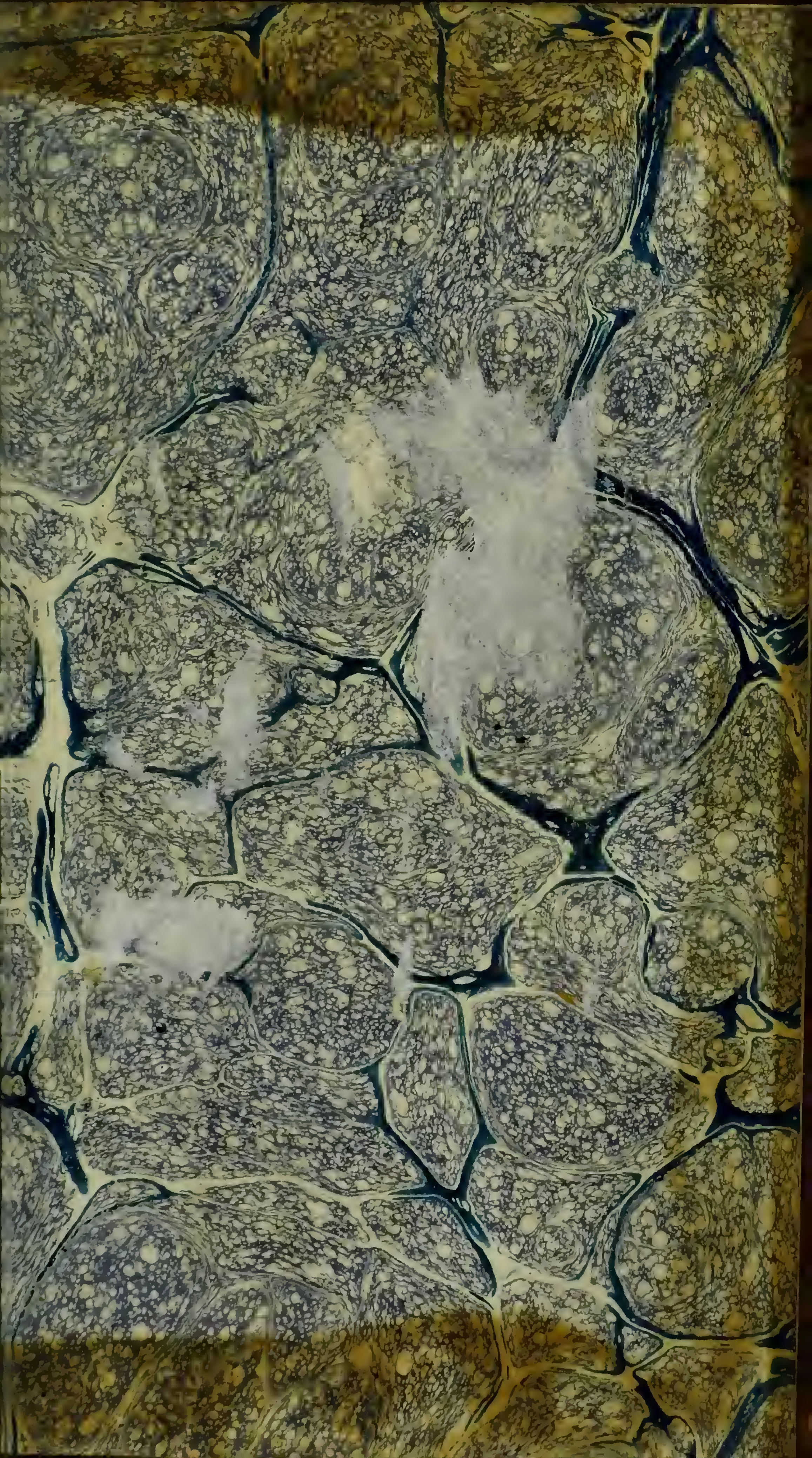



Bibliothèque
de Mr. Edrd de Beaufort.



LE CHASSEUR
TAUPIER.

LE CHASSEUR TAUPIER,

OU

L'ART DE PRENDRE LES TAUPES

PAR DES MOYENS SURS ET FACILES;

Précédé de leur Histoire Naturelle,

PAR M. RÉDARÈS,

Auteur de plusieurs Traités sur les Animaux domestiques.

A PARIS,

CHEZ RAYNAL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, N°. 13.

1829.

LE CHASSEUR
TAUPIER.

INTRODUCTION.

Lorsqu'on veut étudier avec fruit les ouvrages de la nature, on doit, avant tout, se persuader qu'elle n'a rien fait d'inutile, et que la vie du plus petit insecte est liée aux causes qui maintiennent l'harmonie universelle. Ce sentiment nous éloigne de l'indifférence que le commun des hommes a ordinairement pour la plupart des êtres qui, au premier coup-d'œil, semblent avoir été créés sans nécessité ; il nous rend plus sages et plus réservés dans nos jugemens, et nous inspire l'amour de la science et du travail.

Le vulgaire qui ne juge que par ses yeux ou par ses préventions, décide de l'importance des objets qui le frappent, selon les rapports qu'ils ont avec lui, ou d'après l'influence qu'ils exercent sur son esprit. Le chasseur soutient que les lièvres et les lapins sont des êtres très-utiles, qu'ils

servent à nos plaisirs et à nos besoins; le laboureur proteste contre ce jugement, et dit, que ces animaux n'ont été créés que pour dévaster les champs et détruire les récoltes; faites entendre à une dévote que les puces et les punaises n'ont reçu la vie que pour nous tourmenter, afin de nous faire expier nos fautes, elle croira désormais que leur existence est nécessaire au salut des mortels.

Le naturaliste ne doit point s'arrêter sur de pareils jugemens; dépouillé de toute prévention et plein de confiance dans la puissance créatrice, il doit établir sa croyance sur des faits, et ne rien décider sans preuve, il doit, s'il n'est pas assez convaincu, attendre que l'expérience et le travail lui aient découvert la vérité; anticiper son jugement sur les œuvres de la nature, est une témérité qui n'appartient qu'à l'ignorance et à l'orgueil.

De tous les animaux qui peuplent nos champs, il en est peu qui aient reçu tant de malédictions de la part des agriculteurs, que le petit quadrupède connu sous le nom de Taupe; il est vrai qu'il leur cause des dégâts nombreux; au printemps, il bouleverse leur semis, ronge et détruit les racines des jeunes arbres, attaque surtout celles des plantes potagères que l'on élève prématurément sur des couches; rend informe un terrain artistement et péniblement travaillé, en élevant, à la surface, ces monticules de

terre émiettée, connus sous le nom de *Taupinières ;* en été, et pendant les chaleurs, il déserte son domicile et va s'établir sur les bords des eaux et dans les endroits frais, et c'est encore de nouveaux ravages à craindre, car la taupe fouilleuse perce les digues des étangs et des rivières, donne issue aux eaux et occasionne partout où elle fouille des inondations partielles, qui changent la nature du terrain et le rendent souvent infertile.

Mais la taupe détruit les vers et les chenilles, elle se nourrit des larves de ces insectes destructeurs qui, à l'approche de la belle saison, viennent dépouiller nos jardins et nos vergers de leurs fleurs et de leur verdure. Le travail de la taupe n'est pas toujours nuisible à l'agriculture, il porte à la surface du sol une terre vierge chargée de principes fertilisans, et les buttes à demi sphériques que ces animaux élèvent en formant leurs galeries, répandues et dispersées, dans les années suivantes, sur le terrain, sont peut-être le meilleur de tous les engrais. (1) Car s'il faut en juger par l'expérience, c'est toujours aux endroits près des tau-

---

(1) M. de Manchhausen, dans son ouvrage qui a pour titre, *le Père de Famille*, dit que, bien loin d'être pernicieux aux prés, ces animaux y sont très-favorables, car non seulement ils mangent les vers et les insectes, mais encore leurs taupinières, quand on a soin de les répandre, servent d'engrais et renouvellent la terre affaiblie. Bosc pense comme cet écrivain allemand.

pinières où la végétation se montre plus forte et plus active. La taupe, dit-on, est aussi radivore; j'en conviens; mais rien ne nous dit qu'elle se plait à manger d'un grand nombre de racines, et d'après l'étude que l'on a faite des habitudes de cet animal, tout nous porte à croire qu'il ne mange, en fait de racines, que les bulbes de la famille des colchiques, qui ne produisent rien, si ce n'est quatre ou cinq feuilles que presque tous nos animaux domestiques dédaignent; je ne déciderai pas si les taupes peuvent faire autant de bien à l'agriculteur qu'elles lui font de mal, mais il est prouvé que, dans certains cas, elles lui sont utiles, et je partage l'opinion de cet écrivain naturaliste (1), qui soutient que l'extermination de leur race serait plus nuisible qu'avantageuse à nos campagnes; dans le fait, la taupe se plait dans un sol léger et fertile, où la terre est meuble et facile à remuer; là aussi naissent et se multiplient les hannetons et les chenilles; cet animal, en se logeant à côté de ces insectes ennemis de toute végétation, en fait sa pâture journalière et empèche leur trop grande multiplication. Il est à croire que si cela n'était pas ainsi, nous aurions plus souvent à nous plaindre du manque de nos récoltes. Toutefois, il en est de ces animaux comme de ceux qui se reproduisent trop, leur nombre im-

(1) M. Demarest.

portune et nuit, et la prudence et les intérêts même de l'agriculture commandent leur destruction.

Les taupes malheureusement se multiplient trop vîte, et l'endroit qu'elles adoptent est bientôt peuplé de leur nombreuse postérité; comme elles sont infatigables et persévérantes dans leur travail, elles ne tardent pas à couvrir le sol de taupinières, et à sillonner l'intérieur de la terre de mille détours plus ou moins spacieux, qui servent de retraites aux mulots, aux campagnols, aux loirs et aux belettes, et c'est encore un inconvénient de plus, car ces animaux, quoique insectivores, deviennent nuisibles et incommodes à l'agriculteur lorsqu'ils sont trop nombreux. Enfin les taupes, lorsqu'elles pullulent trop dans une contrée, peuvent miner et détruire les routes, rompre les digues, donner issue, comme nous l'avons dit, à des courans d'eau, arrêter le cours de la végétation en rongeant les racines nourricières, et en leur coupant toute communication avec l'intérieur de la terre : comme il est démontré que la plupart des dégâts de cette nature sont leur ouvrage, on doit considérer l'*Art du Taupier* comme un art utile, et le rendre à jamais inséparable de la science agricole.

Les anciens s'occupèrent peu de la destruction des taupes, et nos aïeux se firent seulement un amusement de les éclaircir de leurs champs lorsqu'elles leur étaient trop incommodes.

L'agriculture ayant fait, depuis une cinquantaine d'années, de rapides progrès, on a mis un peu plus de soin à méditer sur les causes qui peuvent nuire à la prospérité de cette partie de la science humaine, qui est le premier de tous les arts, et on a reconnu que la famille des taupes était une de celles qui faisaient le plus de ravages dans nos champs.

Depuis lors une foule d'écrivains naturalistes se sont occupés à étudier les mœurs et les habitudes de ces animaux, et chacun d'eux a consigné dans les journaux d'agriculture ou de sciences naturelles le fruit de ses expériences et de ses travaux; parmi eux on doit distinguer Lafaille, Dralet, Cadet de Vaux qui ont fait trois bons ouvrages sur les taupes; mais ces auteurs se sont trop restreints dans leurs propres découvertes, et ont trop compté sur l'infaillibilité de leurs procédés; dans un ouvrage de ce genre, qui peut servir à toute la classe agricole, on doit tout dire, car ce qui ne convient pas aux uns peut plaire aux autres, et tel qui n'a pas à sa disposition ni taupière de Lafaille, ni pinces de Lecourt, peut être fort aise d'apprendre qu'à certaines heures du jour, on peut aller surprendre la taupe dans son travail et la détruire, soit avec une houe ou une bêche, soit avec un chien qu'on dresse exprès, soit enfin avec un appât empoisonné qu'on place à l'entrée de la demeure souterraine de l'animal.

Il y a des pays en France, surtout dans la partie méridionale, où l'agriculteur n'emploie pas un étranger pour détruire les taupes, il fait cet ouvrage lui-même lorsque le besoin l'exige, et certes lorsqu'il n'a pas de piége cela ne l'empêche pas d'aller faire la chasse et de détruire l'animal qui l'importune; je trouve donc qu'il n'est pas à propos de s'en tenir exclusivement à une seule méthode, sur un art dont les moyens peuvent varier selon les lieux et les circonstances, sans pour cela que le but qu'on se propose soit manqué; c'est ce qui m'a déterminé à faire un ouvrage dans lequel on trouvera, par ordre de chapitres, tout ce qui a été reconnu, jusqu'à ce jour, utile pour prendre les taupes; j'ai joint à chaque procédé le fruit de mes expériences et de mes observations, et j'ai cherché à ne rien omettre de tout ce qui peut être utile et nécessaire à mon sujet.

HISTOIRE NATURELLE DE LA TAUPE.

Le petit animal trapu et alerte, connu sous le nom de Taupe, habite toutes les contrées fertiles de la terre; ses mœurs, sa vie souterraine, les avantages qu'offre son pelage doux et soyeux, le

firent remarquer par les naturalistes de toutes les époques.....

Les anciens faisaient des chapeaux de peaux de taupe d'une extrême beauté; Agricola dit avoir vu des habits fourrés de la peau de ces animaux; Pline rapporte qu'on en faisait des couvertures dans une contrée du Péloponèse; Aristote a écrit que les taupes transportées à Lébadie refusaient de fouiller la terre, tandis que dans le territoire d'Orchomène, elles bouleversaient les campagnes (1). L'infatigable naturaliste grec, qui n'avaient observé que le rat-taupe de son pays, a dit encore que la taupe n'a pas d'yeux; ceux qui ne connaissaient pas le rat-taupe, et qui ont écrit après Aristote, tels qu'Orus, Appollo et Appien, l'ont accusé d'ignorance. Voilà comment on juge souvent le génie et le savoir. Cependant, il n'y a pas long-temps que la science du naturaliste n'était établie que sur des doutes et des hypothèses, et il suffit de regarder un siècle en arrière de nous pour nous convaincre que l'erreur était, le plus souvent, le partage de celui qui voulait raisonner sur les ouvrages de la nature. Peu de temps avant Linné, Fabricius et Buffon, on confondait dans un seul genre les petits quadrupèdes voisins et analogues au genre taupe;

---

(1) M. Demarest, qui rapporte ce fait, remarque que Lébadie, en Béotie, est un pays montueux, et que celui d'Orchomène est plus plat.

Smelin divisa ce genre en quatre espèces, savoir : la taupe d'Europe, la taupe d'Asie, la taupe à longue queue et la taupe rouge ; les naturalistes modernes ont séparé de ce genre trois espèces qui leur ont paru offrir des caractères physiques différens; ils en ont fait deux genres connus sous les noms de chrysochlore et de condylure ; la taupe d'Asie et la rouge appartiennent au genre chrysochlore, la taupe à longue queue réunie au sorex forme le genre condylure ; de sorte qu'on peut considérer maintenant la taupe commune d'Europe comme formant seule un genre, et ce n'est que de cette espèce d'animal que nous devons nous occuper.

La Taupe commune, *fig.* 1re., (Talpa Europea) forme un genre de mammifères de l'ordre des carnassiers et de la famille des insectivores. C'est un animal petit, trapu et comme arrondi, qui a environ cinq pouces de long; il a la tête large et terminée en pointe, son nez avance de quatre lignes au-delà de la mâchoire supérieure, ses yeux sont très-petits (1), sa bouche extrêmement fendue et fournie d'un nombre considérable de dents; il a, à chaque pied, cinq doigts armés d'ongles forts, surtout

(1) Le docteur Brown, dans son Essai sur les erreurs populaires, dit que la Taupe a des yeux très-imparfaits et qu'elle y voit assez seulement pour distinguer la lumière; Scaliger ajoute à cela que c'est tout simplement ce que voulait la nature.

ceux de devant ; son pelage est ordinairement d'un beau noir d'ébène, quelques contrées en nourrissent de blanches, de cendrées, de citrines ; Pallas assure que les taupes de la Sibérie sont blanches et plus grosses que les nôtres ; enfin, les taupes d'Europe offrent cinq variétés : 1°. la taupe vulgaire : son poil est d'un noir plus ou moins foncé ; 2°. la taupe blanche : elle est commune en Hollande ; 3°. la taupe du pays d'Aunis : son poil est roux fort clair, tirant sur la couleur de ventre de biche, sans mélange ni tache ; elle est plus grosse que la taupe commune ; 4°. la taupe du territoire d'Alais, décrite par Lafaille : tout son pelage est d'une belle couleur de citron ; on la trouve dans la partie du Bas-Languedoc qui touche aux Cévennes ; 5°. la taupe variée : elle offre une variété de couleurs qui la rend curieuse et agréable à la vue ; celles de l'Ost-Frise ont tout le corps parsemé de taches blanches et noires ; Seba a fait mention le premier de cette espèce de taupe. Les zoologistes modernes ont beaucoup mieux étudié le genre taupe que ceux du second âge, et leurs travaux présentent un ensemble de faits assez remarquable ; M. Cuvier, dans son Règne animal, M. Démarest, dans les Dictionnaires d'Histoire et des Sciences naturelles, n'ont rien laissé à désirer sur la description physiologique et anatomique de ce quadrupède, et nous y renvoyons le lecteur qui voudrait faire une étude approfondie de la taupe.

Avant ces auteurs, Buffon avait parlé du genre taupe en connaisseur habile ; ce grand peintre de la nature, dont les tableaux sont si brillans et si animés, considère la taupe comme l'un des animaux les mieux partagés dans tout ce qui concerne les avantages physiques ; après avoir montré avec quelle magnificence la nature l'a douée du sixième sens; il ajoute : « La taupe a de plus le toucher délicat, son poil est doux comme de la soie, elle a l'ouïe très-fine, et de petites mains à cinq doigts, bien différentes des extrémités des pieds des autres animaux, et presque semblables aux mains de l'homme; beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme, un embonpoint constant ; un attachement vif et réciproque du mâle et de la femelle, de la crainte et du dégoût pour toute société, les douces habitudes du repos et de la solitude, l'art de se mettre en sûreté et de se faire en un instant un asile, un domicile, la facilité de l'étendre et d'y trouver, sans en sortir, une abondante nourriture ; voilà sa nature, ses mœurs préférables sans doute à des qualités plus brillantes et plus incompatibles avec le bonheur que l'obscurité la plus profonde. » La taupe est un animal casanier, qui a des mœurs et des habitudes tout opposées à celles des quadrupèdes qui vivent comme elle dans l'intérieur de la terre; elle ne se plait pas, comme les lapins, à la société de ses semblables, et n'est point, comme lui, attachée à l'asile qui l'a vu

naître ; elle craint l'air et le grand jour, voilà pourquoi sa retraite ne communique point directement avec l'atmosphère ; elle craint également le froid et le chaud, elle s'enfonce plus profondément dans la terre en été et en hiver, selon que la température est extrême ; active et laborieuse, la taupe ne s'engourdit pas, comme on le dit, pendant les froids, mais, en hiver, elle a de longs intervalles de repos, elle est alors ensevelie sous une voûte de terre sans issues, autour de laquelle elle circule comme un criminel dans sa prison ; pendant ce temps elle ne fouille et ne pousse la terre à l'extérieur que dans des temps doux et pour chercher sa subsistance ; quand l'époque de ses amours est passée et que l'éducation de ses petits est faite, la taupe vit dans la retraite et l'isolement, et elle fuit toute communication avec les individus de son genre ; les variations de l'atmosphère, l'humidité ou la trop grande sécheresse la font changer de domicile ; en hiver elle habite les jardins et les couches de terre abritées ; en automne elle recherche les lieux élevés et non sujets aux inondations ; au printemps elle fréquente les prairies et les vallons ; en été et dans les fortes chaleurs elle se plait aux bords des rivières et des ruisseaux ; mais quelle que soit la contrée qu'elle habite, elle choisit toujours, pour fonder son domicile, une terre douce et de bonne qualité, où elle trouve abondamment des larves et des

vers dont elle fait sa principale nourriture.

Les taupes, éminemment fouilleuses, se font en un instant une habitation, et c'est sans doute pourquoi elles mettent si peu d'importance à quitter celle qu'elles ont; leur force musculaire étant en grande partie dans les muscles releveurs de leur tête et dans leurs bras, elles creusent la terre avec leurs pattes antérieures, la relèvent avec leur museau et la rejettent avec leurs mains à la surface du sol; ont-elles creusé la longueur de leur corps, elles se retournent et déblayent la terre au dehors, le mâle plus vigoureux tasse et comprime cette terre, et de l'effort de son museau il la travaille et la fait sortir moulée et comme arrondie; cet ouvrage, qui se fait avec une étonnante activité, fait l'admiration de tous ceux qui se plaisent à étudier les mœurs de cet animal: pour exprimer le mouvement que fait la taupe en poussant la terre avec ses pattes et son museau, les taupiers disent que la taupe souffle.

La demeure des taupes est une cavité, souvent circulaire, placée à deux ou trois pieds sous terre, ainsi que les longues allées qui y conduisent; toutes ces allées ont des communications entre elles, tantôt elles sont à la surface du sol, tantôt elles sont plus profondes; elles sont d'ordinaire parallèles à l'horison du sol; les taupes, dans leurs demeures, ne restent point oisives, et soit le besoin de chercher leur nourriture, soit l'amour du travail, elles

multiplient leurs points de communications et leurs galeries ; elles élèvent autour du foyer principal de nombreuses buttes, et il n'est pas étonnant de voir une taupe, dans un seul printemps, élever quinze à vingt taupinières ; toutefois le plus ordinairement, une taupe, soit mâle, soit femelle, ne forme que de six à huit taupinières ; les galeries et les taupinières faites par les mâles sont plus larges et plus grosses que celles des femelles, celles-ci sont plus nombreuses. Rien ne distingue mieux les vieilles taupes des jeunes, que la différenee de leurs ouvrages ; celles-ci, sans s'assujettir aux travaux réfléchis d'un âge plus mûr, se livrent entièrement au premier feu d'une jeunesse vagabonde et sans expérience, ardentes à la continuation d'un manége aussi bizarre que défectueux, elles ne font que de légères traînasses, sans ordre et sans suite, et pour ne point s'arrêter, selon toute apparenee, dans leur course rapide, ou perdre le temps à rejeter une terre ineommode, elles effleurent la superficie, qui suffit à peine pour les couvrir.

Quatre à cinq grosses taupinières, rapprochées entre elles et fraîchement construites dans un endroit élevé, près d'une haie ou d'un buisson, indiquent le réduit souterrain où une femelle a déposé ses petits.

La taupe suit toujours les vers, dans l'intérieur de la terre ; en été et dans les temps de pluie elle

vient se loger, comme eux, à fleur de terre; dans les temps froids ou secs, elle les suit dans les cavités profondes où ils s'enfoncent, et on n'aperçoit plus les taupes vers la surface.

Les taupes ont l'ouïe très-fine, c'est pour cela qu'elles sont souvent interrompues dans leur ouvrage, car le moindre bruit, le moindre vent les fait rentrer dans leurs retraites; lorsqu'elles se sentent en danger, elles s'enfoncent en terre par un tuyau perpendiculaire d'un pied et demi de profondeur, qu'elles se sont creusé. Ces animaux ne poussent point la terre pendant les grandes pluies ni pendant les gelées, il n'y a que les grands vents qui ne les incommodent pas; ils ne travaillent pas continuellement, mais leurs retours sont réguliers, ils ont lieu le matin au soleil levé, à midi, et le soir à la chute du jour.

C'est dans une belle matinée de printemps et après la rosée que l'on voit la taupe dans son plus grand travail et que l'on peut juger de son activité; soit mâle ou femelle, soit jeune ou vieux, l'ouvrier qui est à l'ouvrage, fouille avec une célérité extrême et rejette la terre avec tant de précipitation, que l'on ne pourrait croire, si on n'en avait la certitude, que c'est la main d'une taupe qui opère un tel bouleversement. Aussi habile que volage, dit Lafaille, cet animal transporte à chaque instant son domicile d'un lieu à un autre, pour cet effet, il franchit tout obstacle, murs, fossés, ca-

naux, et pour éviter de périr au milieu des flots ou de consumer ses forces contre des retranchemens qui lui coupent souvent le passage, il sait, par une industrie merveilleuse, conduire ses galeries à une profondeur très-grande sous les rivières et sous des fondemens épais.

Rencontre-t-il un obstacle insurmontable, en ingénieur habile, on le voit sonder les voies et le terrain, tourner autour des rochers ou des montagnes et employer toutes les ressources de son génie, pour se frayer un chemin; si on endommage ou les boyaux ou les amas de terre qu'il a formés, il vient tout aussitôt les réparer.

Les taupes craignent l'eau, elles ont cela de commun avec presque tous les quadrupèdes, qui comme elles, habitent l'intérieur de la terre; lorsque quelques filières d'eau inondent ou rendent humide le lieu qu'elles se sont choisi, elles vont se creuser ailleurs un autre domicile; si les inondations et les débordemens des rivières les surprennent, on les voit fuir et faire de vains efforts pour se sauver, la plupart périssent au bout d'un quart d'heure, cédant à la fatigue et à leur propre poids; cette mort violente produit dans les taupes un sentiment de désespoir qui va jusqu'à la fureur; irritées par l'eau qu'elles ne peuvent vaincre, on les voit tourner, revenir, s'inquiéter et ne finir cet exercice qu'en soufflant contre le fluide exterminateur; leurs petits, qui restent dans les trous,

périssent aussi ; sans cela, dit Buffon, les grands talens qu'elles ont pour la multiplication nous deviendraient trop incommodes.

En automne la taupe se cantonne, elle se fait un véritable établissement, et elle ne tarde pas à s'y faire un gîte, d'où elle ne sort qu'au printemps pour courir après de nouvelles amours et de nouveaux plaisirs.

La demeure habituelle des taupes est toujours fermée lorsqu'elles ne sont pas à l'ouvrage ; elles sortent rarement, leurs promenades sont fort courtes et leurs sorties n'ont lieu que dans les beaux jours et par un temps doux, dans les belles nuits d'été, elles sortent parfois avec leurs petits qu'elles font courir et avec lesquels elles se plaisent, mais au moindre bruit elles fuyent avec précipitation dans leurs réduits.

La taupe court sous terre, avec assez de rapidité ; sur le sol, elle court vîte, lorsque la terre est douce et légère; mais sur une surface sèche et aride elle se meut péniblement, et il lui est impossible d'échapper à l'ennemi qui la poursuit ; aussi, on ne la voit jamais sur un terrain sec et dur, pas plus que dans des fonds humides et marécageux, ni dans les forêts ; en général, tout terrain qui offre de la résistance à être exploité par ses mains ne lui convient pas ; c'est dans les jachères et dans les prés qu'on la trouve le plus en nombre ; les terres fraîchement labourées ou celles

qui le sont trop souvent ne voient presque jamais de taupinières, et cela s'explique assez facilement, la crainte et la timidité naturelles de la taupe l'éloignent des lieux qui sont sans cesse foulés par les hommes ou par les animaux.

Malgré leur vie solitaire et vagabonde, les taupes ne se cherchent jamais querelle, mais à l'époque de leurs amours, une jalouse rivalité s'établit entre les mâles; ils se disputent avec acharnement les femelles, et ce sont toujours les plus forts qui sont les plus heureux. Ces animaux, qui savent se respecter sans se craindre, se dévorent pourtant lorsqu'ils se trouvent réunis dans un petit espace d'où ils ne peuvent sortir; Lecourt fait mention de douze taupes ainsi renfermées, qui se dévorèrent toutes les unes après les autres, il n'en restait qu'une le jour suivant.

Les taupes ont peu d'ennemis parmi les quadrupèdes, mortes, nul animal n'en fait sa nourriture; quelques auteurs ont avancé que, lorsque les taupes perdaient la vie sur le sol, elles trouvaient des amis généreux parmi les animaux, qui leur donnaient la sépulture; Gleditsch a soutenu cette singularité dans un mémoire qui fait partie de l'histoire de l'Académie royale des sciences et belles lettres de Berlin, année 1782. Mais les naturalistes modernes n'ont rien dit encore qui puisse y faire attacher quelque croyance.

Les taupes entrent en amour sur la fin de l'hiver,

alors les mâles et les femelles se recherchent avec ardeur, et plus il s'offre d'obstacles à leur réunion, plus elles montrent le désir de se réunir, cet état ardent que fait naître le besoin de se propager et que prolongent les obstacles que présente une vie solitaire et isolée, ne dure pourtant qu'un instant pour les individus qui sont satisfaits, et la cohabitation des deux sexes se borne à l'intervalle qui s'écoule dans l'acte du plaisir; mais les accouplemens se font depuis le commencement de mars jusqu'à la fin de juin, pour la première portée, et pour la seconde, depuis juin jusqu'en août; les zoologistes n'ont pas encore déterminé le temps de la gestation des femelles, tous s'accordent avec Buffon à penser qu'elle est de courte durée; ce qui fait croire ainsi, c'est que l'on trouve des petits au commencement de mars, et qu'on en trouve après jusqu'en août; les femelles font deux portées par an, de quatre à cinq petits chaque, elles sont en état d'être fécondées à leur premier printemps; on a remarqué qu'elles faisaient plus de mâles que de femelles. D'après ce que dit Cadet de Vaux, il paraît que les taupes mâles font des traces d'une nouvelle construction à l'époque de leurs amours, ces traces sont sans issues, l'intention de l'ouvrier, dit l'auteur que je cite, étant d'y enfermer la femelle et d'en interdire l'accès à ses rivaux, elles sont aussi d'une longueur extraordinaire; Lecourt en a vu une de quatre-vingt-quatorze toises. L'ac-

couplement se fait de nuit et dans les traces où le couple demeure quelques temps avant que la taupe mette bas; elle compose un domicile séparé et commode pour loger sa progéniture, Buffon le décrit ainsi: « Elles commencent par élever et former une voûte assez haute, elles pressent et battent la terre, la mêlent avec des racines et des herbes, et la rendent si dure et si solide par dessous, que l'eau ne peut pas y pénétrer; elles élèvent un tertre au dedans, au sommet duquel elles apportent de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à leurs petits; dans cette situation ils se trouvent au-dessus du niveau du terrain et par conséquent à l'abri des inondations ordinaires, et en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre sous lequel ils reposent; ce tertre est percé tout autour de plusieurs trous en pente, qui descendent plus bas et s'étendent de tous côtés, comme autant de routes souterraines par où la mère taupe peut sortir et aller chercher la subsistance nécessaire à ses petits. Ces sentiers souterrains sont fermes et battus, s'étendent à douze ou quinze pas, et partent tous du domicile comme des rayons d'un centre; on y trouve, aussi bien que sous la voûte, des débris d'ognons de colchique qui sont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ses petits. »

C'est dans cet asile, si artistement rangé, que les femelles mettent bas leurs petits, qui naissent nus

et tout rouges ; les petits, au bout de quelques jours, se couvrent de poils, et ils ne tardent pas à sortir de leur nid par une des galeries qui y aboutissent, et s'échappent par des traces vers la surface de la terre; souvent leur mère les entraîne avec elle et cherche à les faire courir, à les accoutumer au travail et à trouver leur subsistance.

Les mères taupes ont beaucoup de tendresse et d'attachement pour leurs petits, elles ne les quittent pendant les premiers jours de leur naissance, que pour leur aller chercher la nourriture qui ne se compose que de feuilles tendres, des ognons de colchique. Les jeunes taupes travaillent la première année de leur naissance, et le printemps suivant elles sont en état de reproduire ; si les inondations, les oiseaux de proie et les carnassiers ne détruisaient pas le nombre des taupes, il y a tout à croire que leur postérité serait bien plus nombreuse, et qu'elles nous deviendraient bien plus incommodes, car ces animaux, qui ne sont point sortis de leurs attributions naturelles, vivent dans un état permanent de santé, d'aisance et de bonheur.

Les taupes, comme le dit un auteur, déjà heureuses par la nature de leur demeure, le sont encore par la consistance de leur vêtement, la délicatesse de leurs sens, la perfection de leur instinct, la tranquillité dont elles jouissent, l'a-

bondance de la nourriture, et surtout l'amour du travail, source assurée de contentement et d'aisance ; sans doute, ces animaux n'auraient rien à envier au reste des êtres, si une habitude naturelle ne les portait à détruire nos récoltes, et à dévaster nos champs ; ils se font par là les ennemis des laboureurs, et le plus grand nombre périt par leurs mains, avant d'avoir parcouru le court et fortuné période de leur vie naturelle.

DES CONNAISSANCES NÉCESSAIRES POUR FAIRE AVANTAGEUSEMENT LA CHASSE AUX TAUPES.

C'est toujours la faute d'un propriétaire ou d'un jardinier, dit Rozier, si ses champs et ses prairies sont infectés de taupes ; l'animal a beau être fin, avoir l'ouïe délicate, il est facile de le détruire, même sans taupières ; je partage l'opinion de cet écrivain agronome, et je suis persuadé que, sans beaucoup de peine et avec un peu de connaissance sur les habitudes des taupes, un cultivateur peut facilement en débarrasser son héritage. D'abord cet animal a une saison, un temps, une heure fixée pour son travail ; ses amours ont lieu aux mêmes époques ; les soins qu'il porte à ses petits ont un terme court, on peut aussi apprécier l'étendue et la forme de son domicile, la distribution ou l'encadrement de ses galeries, la forme, la grosseur de ses taupinières: ces connaissances préliminaires mettent le taupier à même d'attaquer à propos et de dresser convenablement ses batteries.

Les taupes ont une habitude constante ou plutôt une manière d'opérer, dans leur travail, qui décèle

toujours leur présence et facilite les moyens d'extermination. Si l'on ouvre, dit M. Dralet (1), avec un instrument tranchant, un boyau que la taupe a formé depuis peu, elle vient quelques instans après le réparer, afin de se mettre à couvert du danger et du grand air; pour y parvenir elle forme, à l'endroit ouvert, une route de terre mobilisée qui présente, à l'extérieur, une taupinière oblongue, au moyen de laquelle elle réunit et rapièce, pour ainsi dire, le boyau coupé. Si on endommage une taupinière fraîche, la taupe vient aussi réparer le dommage. Ces deux points de fait, ajoute cet écrivain, sont la base principale de l'art du taupier (2).

Ainsi, pour faire avantageusement la chasse aux taupes, il faut connaître les endroits où elles se plaisent, la saison où elles fouillent le plus la terre; le temps et l'heure de leur travail, la marche et la direction de leur ouvrage, et juger, à l'inspection des taupinières, si l'animal est dans son réduit ou s'il l'a abandonné, et dans quel point il se trouve pour l'attaquer.

---

(1) *Feuille du Cultivateur*, tome 7e.

(2) Il faut entendre l'art de celui qui suit la méthode de M. Dralet, la base de *l'art du taupier*, et la connaissance approfondie des habitudes, des mœurs et des travaux des taupes, et les moyens d'en tirer parti pour les surprendre et les détruire.

La taupe est craintive et alerte, elle fuit et s'enfonce dans son trou au moindre bruit qu'elle entend ; le meilleur moyen pour la surprendre est de la guetter en silence ; lors donc que l'on se trouve dans une pièce de terre que les taupes habitent, on examine d'un peu loin les buttes à demi sphériques qu'elles ont formées, on fixe ses regards sur celles qui sont fraîchement élevées, souvent on aperçoit, non pas l'animal, mais ses mouvemens, et la terre qu'elle rejette à la surface du sol, alors on s'approche furtivement de la taupinière et l'on reste immobile et silencieux jusqu'à ce que l'animal recommence son travail, afin de l'attaquer à coup sûr.

Dans les endroits fertiles et cultivés, la taupe fouille partout, mais, comme nous l'avons dit, les terres douces et profondes, dépouillées de pierres, de cailloux et de grosses racines, sont celles où elle se plait le mieux, aussi la voit-on plus communément dans les jardins, dans les vallons et les prairies, au bord des haies, des buissons et des grandes routes, sur les terres en friches ou en jachères, c'est par tous ces endroits que le taupier doit aller les chercher et établir ses piéges.

La taupe fouille la terre toute l'année pour chercher sa nourriture, mais rarement on la voit en hiver élever des taupinières ; quelquefois, seulement, quand la température est douce et le temps calme, elle se permet d'effleurer la surface du sol,

et de pousser la terre à l'extérieur : ces exemples ne sont pas communs. Si l'automne est pluvieux et froid, la taupe reste encore dans l'intérieur de la terre, elle en agit de même dans les grandes chaleurs ; la saison où elle travaille le plus, c'est le printemps, depuis le mois de mars jusqu'à la fin de juin, et proportionnément depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin d'octobre ; une température plus ou moins inconstante ralentit ou augmente la vigueur des taupes pour l'ouvrage. Les taupes, dans le printemps, sont poussées par un fort aiguillon à creuser et à bouleverser les terres qu'elles habitent; d'abord le besoin dominateur de se reproduire, qui les oblige de se rechercher mutuellement; ensuite la nécessité d'établir un domicile pour leurs petits et de chercher leur nourriture ; c'est donc spécialement à cette époque qu'il faut faire la guerre à ces animaux si on veut en détruire beaucoup, et faire périr en partie leur progéniture naissante. Néanmoins il est des momens et des jours pour cela plus favorables les uns que les autres ; cet animal n'aime ni la pluie, ni le froid, ni même la chaleur ; les jours que la température est froide ou variable ne sont pas avantageux pour chasser les taupes ; on peut en trouver quelques-unes à l'ouvrage dans des endroits abrités, comme dans un jardin clos, près des buissons et des haies, ou contre un mur, mais rarément en plein champ ; voilà pourquoi le tau-

pier ne doit se mettre en campagne, pour faire la guerre à ces animaux, que lorsque le temps est doux et serein, que la terre n'est point trempée par la pluie, et que le soleil frappe directement les lieux qu'il va exploiter; alors il est sûr de trouver ces animaux à l'ouvrage, et s'il est adroit, il peut compter sur leur complète destruction; cependant, il y a encore certaines heures du jour plus avantageuses les unes que les autres pour surprendre les taupes. Nous avons dit qu'elles avaient des retours réguliers pour leur travail, et qu'elles se mettaient à l'ouvrage trois fois dans la journée : la première fois, quand le soleil a enlevé la rosée; la seconde fois à midi, et la troisième à la chute du jour; il est essentiel de choisir ces momens pour opérer, d'autant plus qu'ils sont forts courts, car le matin, l'occupation de la taupe est d'à peu près une heure, et celles du milieu du jour et du soir ne vont pas à vingt minutes chaque.

Le taupier, sachant le lieu, l'époque et l'instant favorable pour prendre les taupes, il ne lui reste qu'à bien étudier la forme de la demeure de ces animaux et la marche de leurs travaux, pour mettre à profit toutes les ressources de son art.

La demeure des taupes est quelquefois un trou de forme sphérique, *fig.* 2e., quelquefois un boyau long et large, creusé à deux pieds

sous terre, *fig.* 3e.; à partir de ce gîte souterrain, la taupe creuse horizontalement et ouvre plusieurs galeries, plus ou moins longues, dans des directions différentes, qui communiquent entr'elles par des boyaux et des coupures intermédiaires; un tuyau, souvent perpendiculaire, quelquefois incliné, dont le diamètre est celui de l'animal, existe au-dessus des galeries; il est apparent à la surface du sol, et son ouverture est un indice d'évasion; ce tuyau, dont la profondeur ordinaire est de dix-huit pouces, sert à la taupe pour s'enfoncer dans sa demeure, lorsque la crainte la saisit. Le taupier habile sait apprécier les différentes modifications que les taupes donnent à leur ouvrage: par exemple, quand la taupe cherche sa nourriture, elle ne fouille qu'en traçant à la superficie du sol, ou dans une terre douce. Une trace est un déchirement de terre ou de gazon; une taupe qui trace va vite en affaire, on prétend que, dans une heure, elle fait trente toises de chemin; lorsque la taupe est en chaleur, elle creuse des traces de trois à quatre pouces de large, et d'un à deux pouces d'élévation; la jeune taupe trace en sinuosité; le mâle forme en traçant de longues allées droites de cinquante à soixante toises; la femelle ne fait pas dix toises en ligne droite. C'est lorsque la taupe se cantonne qu'elle fait le plus ordinairement des galeries, des gîtes, des nids, et enfin

tout ce qui est nécessaire à son existence locale; on dit qu'une taupe se cantonne, lorsqu'elle se forme un domicile d'hiver; les nids et les gîtes des taupes sont presque toujours à l'endroit le plus profond et le plus fortifié du domicile, et la galerie dans laquelle elles s'établissent est plus grande et plus élevée que les autres, elle aboutit à deux taupinières opposées. Les galeries des taupes sont plus ou moins grandes, selon la force et le sexe de l'animal; elles sont plus ou moins profondes, selon l'état thermométrique des saisons, par une raison toute naturelle; la température a une influence directe sur les vers et les insectes qui font la principale nourriture des taupes; la douceur ou la rigueur des temps les font monter ou descendre, les taupes ne manquent pas de les suivre. Selon la nature du sol, elles sont aussi plus ou moins superficielles; ainsi, dit M. Demarest, quand le terrain est sablonneux, les racines sont peu profondes, et les insectes s'enfoncent peu, les galeries des taupes rasent, pour ainsi dire, la surface du terrain, et font elles-mêmes une saillie au-dessus; au contraire, quand le terrain est à la fois gras et léger, les travaux sont profonds et pressés avec une activité telle, qu'ils occupent un développement quadruple des premiers. Dans tous les cas, on distingue facilement les galeries faites par un mâle de celles qui sont faites par une femelle. Le mâle, plus robuste, travaille avec

plus d'ardeur, et ses galeries et sa demeure sont plus grandes et plus spacieuses ; celles de la femelle sont plus petites et plus nombreuses ; la jeune taupe ne creuse pas profondément, elle ne fait que tracer de petites allées à fleur de terre, qui n'ont ni forme, ni régularité.

Enfin, on peut considérer le domicile de la taupe comme un vaste palais souterrain que partagent deux longs et larges corridors, à côté desquels se trouvent placées, les unes auprès des autres, de petites lignes droites ou sinueuses, qui ont des issues sur le sol, et qu'on a nommées galeries ou boyaux, selon leur grandeur ou leur direction ; les corridors, ce sont les passages ou les routes que les taupes fréquentent continuellement pour visiter leurs galeries, ou pour aller fouiller la surface du sol, ils sont terminés à leur extrémité par une ouverture ou tuyau perpendiculaire qu'un dôme de terre entoure. Souvent la taupe se repose, c'est-à-dire, fait son gîte dans une de ces galeries ; souvent elle le fait dans un trou qu'elle s'est formé. Le domicile de la taupe, ou plutôt le lieu où elle se cantonne, est toujours artistement construit, mais il n'est pas d'une régularité géométrique ; les obstacles qu'elle rencontre dans la terre la font plus ou moins dévier du plan qu'elle se tracerait si elle était sur un terrain également doux et facile à labourer ; une filière d'eau, une couche de marne, un

rocher, une forte racine, sont pour cet animal des obstacles qu'elle ne sait franchir que par de longs détours; c'est par des signes extérieurs qu'on peut apprécier justement l'ensemble et l'étendue de tous ces travaux souterrains, c'est pourquoi il est essentiellement nécessaire au taupier de savoir bien distinguer les différentes taupinières qu'il trouve dans le champ qu'il va chasser.

Cadet de Vaux, dans son ouvrage sur les taupes, a traité cette partie d'une manière très-savante, il distingue les taupinières de passage et celles de cantonnement; les taupinières d'entrée, celles de sortie, etc.; il montre les différences qui existent entre les unes et les autres, et les avantages qu'il y a d'attaquer plutôt celles-ci que celles-là. Nous sommes loin d'improuver le travail de cet écrivain philantrope, mais nous croyons que la description que les ouvrages d'agriculture donnent des différentes taupinières, suffit pour instruire le taupier sur cette partie importante de son art, et nous nous en tiendrons à cette description.

Ainsi, lorsqu'un taupier entre dans un héritage pour tendre ses piéges, il doit explorer les lieux et savoir le nombre de taupinières qu'ils contiennent, et distinguer celles qui sont fréquentées de celles qui ne le sont pas. Les taupinières, dont la terre est fraîchement remuée,

annoncent l'existence des taupes ; partout où l'on trouve de ces taupinières, on peut à coup sûr dresser ses piéges et guetter l'animal, à moins que la taupinière ne soit percée à son centre par un grand trou ; alors c'est une preuve que la taupe l'a quittée tout récemment. Les taupinières dont la terre émiettée est sèche et brisée, et qui sont percées par un trou droit et profond, *fig.* 4ᵉ., ne recèlent point de taupes ; on peut, lorsqu'on en trouve de pareilles, les combler ou en affaisser la terre, afin d'empêcher les loirs, les belettes, etc., de s'y réfugier. Une taupinière haute, grosse et isolée, indique la présence d'une taupe mâle ; plusieurs de ce genre, renfermées dans un espace de terrain, peuvent être l'ouvrage d'un seul animal, mais souvent elles en contiennent deux et quelquefois plus, *fig.* 5.

Les taupinières qui sont plus petites et moins élevées annoncent la demeure des femelles, *fig.* 6ᵉ. ; celles qui sont en zig-zag, irrégulières et peu élevées, décèlent la présence des jeunes taupes, *fig.* 7ᵉ. ; ainsi, lorsque le taupier connaît bien l'ouvrage des taupes et la marche périodique de leurs travaux, il n'a qu'à les surprendre dans l'endroit de leur domicile, où elles se trouvent, et rompre avec la bêche ou la houe le boyau de communication qui la sépare du centre de ses galeries ; par là, il l'emprisonne entre deux points très-rapprochés, et il est sûr d'en être bientôt

le maître. Avec les connaissances préliminaires que nous venons d'exposer, celui qui voudra faire la chasse aux taupes pourra aller tendre ses piéges ou bien répandre ses appâts empoisonnés, et il sera sûr de réussir.

DES DIVERS MOYENS DE FAIRE LA CHASSE AUX TAUPES.

Moyens de faire fuir les taupes du lieu où elles se sont établies.

Si j'indique les moyens qu'il faut employer pour chasser les taupes d'un champ, ce n'est pas pour inviter les cultivateurs à les suivre ; je n'admettrai jamais ce principe d'égoïsme qui nous fait sacrifier les intérêts d'autrui pour les nôtres, et dans ce cas, ce principe est trop dangereux, même pour celui qui le met en pratique, pour se permettre de le tolérer ; en envoyant chez le voisin ce qui peut lui nuire, le voisin naturellement en agira de même à votre égard, et par cet échange de mauvais services, on laissera exister long-temps ce qui incommode et nuit à l'un et à l'autre.

Je veux donc montrer dans ce chapitre, que les moyens infaillibles que l'on emploie pour chasser les taupes, offrent rarement des résultats heureux ; que ces animaux ne font que changer un moment de domicile, lorsque la terre d'où on les chasse est douce, légère et abondamment pourvue de vers ou de larves, et que, pareils aux oiseaux de passage, ils reviennent

dans la contrée qui leur plait, après que les causes qui les avaient éloignés n'existent plus. Les horticulteurs du siècle passé ont inventé beaucoup de recettes et donné beaucoup de procédés pour chasser les taupes d'un héritage ; les uns recommandent de ficher dans leurs galeries de petits bâtons de sureau, ou de jeter dans leurs trous de petites branches de saule, du chanvre vert, de la poirée, de l'ognon, de la fiente de cochon, etc. ; les autres donnent comme infaillibles les écrevisses pourries, répandues autour des taupinières, et les noix bouillies avec du sel et du sulfate de fer. Paxanus conseille de placer dans leurs trous un petit vase étroit et solide, et d'y mettre de la paille avec de la résine de cèdre, ou, selon Paladius, de la cire ; enfin, on chasse les taupes d'un champ avec de l'acide sulfureux, avec tous les gaz qui ont une odeur forte et pénétrante, avec l'eau, la fumée de bois ou celle des herbes aromatiques ; pour cela, on enlève les taupinières, on fait des coupures à travers les boyaux et les galeries, et l'on brûle, dans ces espèces de tranchées, le soufre, la plante ou le bois dont on veut se servir, en ayant la précaution de diriger la vapeur ou la fumée dans l'intérieur des boyaux. On complète l'opération en poussant la matière inflammable en ignition, et à moitié consumée, dans les boyaux, et en fermant les ouvertures : si le domicile de la taupe

est peu profond, souvent ces moyens suffisent pour étouffer l'animal, mais on ne doit pas compter là dessus, on doit s'attendre seulement que lorsque la taupe ira visiter ses galeries, elle se trouvera surprise par une odeur suffocante, et qu'elle cherchera à s'échapper : c'est ce qui arrive toujours. Un taupier de Paris, nommé Calme, imagina, il y a une quarantaine d'années, un appareil pour introduire dans les réduits des taupes les fumigations de soufre et de tabac, afin d'étouffer ces animaux ou de les faire fuir ; voici comment il est construit : à la clayère d'un soufflet à deux ames, et un peu fort, est ajusté un fourneau de cuivre ovale, qui reçoit des charbons allumés, semés par dessus de soufre ou de tabac à fumer ; l'on visse, à l'extrémité de ce petit fourneau un bout de tuyau de forme cônique, qui sert à diriger, dans le réduit de l'animal, la fumée qu'entretient le jeu du soufflet. J'ai fait différentes épreuves avec les recettes indiquées par les auteurs, elles m'ont toutes réussi, je veux dire que les taupes ont fui de la pièce de terre où je les ai attaquées, mais elles sont revenues le printemps suivant : je vais citer un exemple pour prouver cette vérité. Dans un pré qui contenait cinquante-six taupinières, et dans lequel je soupçonnais la présence de douze à quinze taupes, je fis l'expérience suivante : j'enlevai avec une bêche toutes les taupinières jusqu'à leur tuyau de communica-

tion, après m'être assuré de la direction du passage souterrain, je fis quelques incisions à deux ou trois pieds des taupinières et sur le passage de la taupe; j'enlevai soigneusement la terre que j'avais fait tomber en creusant, afin de bien mettre à découvert les trous des boyaux et des galeries que j'avais incisés, et entre ces coupures je fis brûler des feuilles de noyer et des pelures vertes de noix que je trouvai sous ma main; j'eus soin, pendant la combustion, de bourrer l'intérieur des trous avec la matière inflammable en ignition, et de fermer les ouvertures; cette opération dura plusieurs heures; le lendemain matin, je visitai le pré, et je trouvai sur le sol, par-ci par-là, non pas les taupinières ouvertes, parce que je les avais fermées avec des feuilles de noyer à demi consumées, mais des trous parfaitement ronds et sans monticules; je soupçonnai alors que ces animaux avaient fait dans la nuit ces nouvelles issues, et qu'ils s'en étaient échappés; et en effet, de toute la saison, je ne vis dans ce pré, ni taupes, ni ouvrage qui put indiquer leur présence; mais dans les pièces de terre voisines du pré, quelques taupinières furent élevées; le taupier de la ferme, qui vint alors faire sa tournée, tua une partie des taupes qui les avaient formées, et il m'assura, lorsque je lui fis le détail de mon opération, que l'année suivante le pré serait de nouveau infecté de taupes; qu'elles

feraient de nouvelles taupinières et de nouveaux souterrains; je vis alors que je n'avais fait que reculer le mal pour le rendre plus grave, car, ce que me prédit le taupier fut à la lettre, et le printemps suivant les taupes vinrent prendre résidenee dans le pré, et y firent de nouveaux ravages; cet exemple doit suffire pour ôter aux cultivateurs l'envie de faire fuir les taupes de leur héritage, et ils doivent se convaincre que le meilleur moyen de s'en débarrasser ou de les rendre moins nombreuses, c'est d'en faire périr le plus que l'on peut.

Lorsqu'on veut faire déloger une taupe de son domicile par le moyen de l'eau, on s'assure du nombre des taupinières qu'elle a faites, on les enlève, on creuse un peu avant dans la terre pour mettre bien à découvert leurs boyaux, et on verse dans chacun une quantité d'eau assez grande pour qu'elle pénètre jusque dans l'intérieur du domicile; ce moyen ne réussit que lorsque le réduit de la taupe est peu profond, et qu'il n'a pas de nombreuses issues.

Des substances végétales et minérales que l'on emploie pour faire périr les taupes; de la manière de les mettre en usage, et de l'opinion que l'on doit avoir sur les appâts empoisonnés.

Quelque bien établie que soit, dans les cam-

pagnes, l'idée qu'on peut détruire beaucoup de taupes avec les substances végétales vénéneuses, je puis affirmer qu'elle est loin d'être fondée; sans doute la ciguë, le stramonium, la belladonne, le tabac feraient périr les taupes, si ces animaux pouvaient s'en nourrir ou se laisser surprendre par des appâts imprégnés du suc de ces plantes; mais il est prouvé que, loin d'en faire usage, elles les ont en horreur. Sous quelle forme que soient les poisons végétaux, ils portent avec eux une odeur forte et nauséabonde qui inspire le dégoût à presque tous les quadrupèdes; les insectivores et les herbivores sont comme les hommes, ils savent choisir leurs alimens, et ceux qui sont les plus frais et qui leur plaisent le mieux, sont ceux qu'ils préfèrent. Les taupes sont très-délicates, tout aliment qui n'est pas frais et naturel ne leur plaît pas; elles sont aussi très-sobres, peu de chose contente leur appétit, et la variété des plats n'est pas ce qu'elles recherchent; tout leur apprêt gastronomique ne se compose que de quelques vers et de quelques racines qu'elles trouvent abondamment dans l'intérieur de la terre; de là vient l'indifférence qu'elles montrent pour tous les appâts qu'on leur donne. Je soutiens donc que les plantes vénéneuses et narcotiques ne sont pas propres à faire périr les taupes, parce que ces animaux ne les mangent pas, parce que leur incorporation dans l'aliment qu'on veut empoi-

sonner suffit pour les leur faire dédaigner; je ne crois pas non plus que les noix bouillies dans une forte lessive soient propres à cet usage, car la décoction que la noix a subi dans un véhicule alcalin, lui donne un goût désagréable et une odeur repoussante, en saponisant sa partie huileuse; plusieurs expériences faites à ce sujet m'ont convaincu de la vérité de ce que j'avance. Le secret d'empoisonner les taupes par les noix bouillies dans la lessive, a été donné par les nommés Mitchet et Habatre, habitans d'Ostubac, dans la Basse-Bretagne, comme un des meilleurs moyens pour les détruire; ils prétendent s'être exercé pendant deux ans à faire périr les taupes qui désolaient leurs terres, et qu'ils y ont parfaitement réussi. Il est étonnant qu'en Bretagne les taupes aient des goûts différens de celles des environs de Paris. J'ai fait plus d'un essai, tant avec les noix bouillies qu'avec d'autres poisons végétaux, et je n'ai jamais eu lieu d'en être satisfait: voici ce que je peux affirmer. J'ai choisi cinq taupinières séparées les unes des autres, et contenant chacune une taupe mâle, je les ai enlevées avec la houe, pour bien m'assurer de quel côté était le boyau communicateur des galeries; j'ai fait, à deux pieds de la taupinière, deux incisions à ce boyau, et j'ai placé aux deux extrémités de chaque coupure, savoir : à la première taupinière, de la ciguë, du stramo-

nium et de la racine d'ellébore fraîchement cueillis ; à la deuxième, j'ai mis des squames fraîches d'ognons de colchique, des pellicules blanches de porreau et de racine du sceau de Salomon, saupoudrées légèrement de ciguë et de jusquiame ; à la troisième, j'ai mis des vers de terre tout vivans et des chenilles, et j'ai répandu, dans l'intérieur du boyau, de la poudre déjà citée, afin que ces animaux puissent s'en couvrir en rampant dessus ; à la quatrième, j'ai mis des larves de hannetons et de chenilles, entre l'épiderme desquelles j'avais introduit de la même poudre ; dans la cinquième, j'ai mis des noix qui avaient été bouillies dans une forte lessive, et des boulettes faites avec des vers et des larves imprégnés du suc de belladonne ; j'ai laissé ces appâts pendant cinq jours dans l'intérieur du boyau, et au bout de ce terme, je les ai trouvés intacts et tels que je les avais mis, excepté les vers qui s'étaient enfuis. Deux taupes seulement avaient abandonné leur domicile. J'ai plus d'une fois mis d'autres appâts qui cachaient d'autres plantes vénéneuses, telles que le tithymale et la chélidoine, etc., etc., et j'ai presque toujours eu le même résultat. Je dis presque, car une fois, ayant amorcé les trous de deux taupes avec un appât dont la recette se trouve dans le Dictionnaire économique de Chomel, rédigé par Delamarre, les taupes le mangèrent, et une

d'elles mourut dans son réduit. Voici la recette : prenez de la racine d'ellébore ou de l'écorce de cynocrambe (mercuriale sauvage), ou d'apocyn, pilé et tamisé, et l'ayant bien arrosé de farine d'orge et d'œuf, détrempez, pétrissez le tout avec du vin et du lait, coupez-le en petits morceaux, et jetez-les dans les trous. J'attribue au goût particulier que les taupes ont pour l'orge et les œufs, la réussite de cet appât.

Voici une autre recette qui, dans son temps, a été donnée comme infaillible : prenez autant de noix qu'il y a de trous de taupes, avec une poignée de ciguë, et faites bouillir le tout une heure et demie dans de l'eau ; faites-en des espèces de boulettes, ou si la pâte est trop liquide, mettez-en sur un morceau d'ardoise dans les trous. Tous ces appâts, je le repète, restent le plus souvent dans les trous des taupes sans être touchés ; on a plus d'avantage et plus de succès d'apprêter les appâts pour les taupes avec des poisons minéraux. Saupoudrez légèrement d'arsenic le blanc d'un porreau frais, un ognon de colchique, ou bien des vers de terre, ou quelques grosses larves de hannetons, placez-les aux extrémités des coupures que vous avez faites aux galeries, et l'animal viendra de temps en temps se prendre ; mais comme nous l'avons fait observer, la taupe est délicate, elle préférera toujours les alimens naturels, qu'elle trouve en

fouillant la terre, à ceux que lui apprête une main étrangère. Les expériences que j'ai faites à ce sujet, m'ont convaincu que les substances végétales vénéneuses sont d'un très-petit secours pour détruire les taupes, que l'on réussit mieux avec les poisons minéraux ; mais qu'il vaut mieux employer, pour les détruire, les moyens naturels et les piéges.

Méthode naturelle de prendre les taupes.

J'appelle ainsi le moyen de surprendre la taupe dans son travail, et de s'en rendre maître, en lui coupant tout moyen de communication avec son réduit, par un coup de bêche ou de houe que l'on donne à un demi-pied de terre dans le boyau qu'elle établit.

Je sais les éloges mérités que l'on donne à la manière de prendre les taupes de Lafaille et de Lecourt ; j'apprécie les connaissances pratiques de d'Aurignac, que M. Dralet nous a fait connaître, et je me dispose à consacrer un article à chacune de ces méthodes ; mais je dois le dire, la manière simple et facile dont les jardiniers et les gens de la campagne prennent les taupes, si elle n'est point la meilleure, doit être la plus généralement suivie ; car, indépendamment qu'elle est bonne, elle abrège le temps et n'entraîne ni embarras, ni dépenses; cette méthode, du reste, est la plus

ancienne de toutes ; le cultivateur, en tout temps, s'est occupé à prendre ou à chasser de son héritage les taupes, lorsqu'elles lui étaient trop incommodes, et il ne s'est jamais servi de piéges ni de filets ; encore aujourd'hui les jardiniers et les cultivateurs ne font usage que de leur bêche ou de leur houe pour détruire les taupes, et les paysans du midi de la France sont si habiles à cette chasse, que sur douze ou quinze taupes qui habitent dans un pré, ils vont gager de n'en pas manquer une ; comment font-ils ? me diront ceux qui ne savent se servir que de piéges et de filets, ils font à peu près comme quand le chat guette la souris ; quand ils ont aperçu dans leur jardin ou dans leur terre une taupinière fraîchement élevée qui recèle une taupe, ils prennent l'heure où cet animal travaille, ils vont se blottir tout à côté de sa nouvelle fortification, et au moindre mouvement de l'ouvrier, ils lancent un coup de bêche à un demi-pied de terre, du côté opposé où ils ont aperçu que la taupe rejetait son déblai, et ils trouvent ordinairement dans la motte qu'ils soulèvent, l'animal qui ne peut leur échapper ; si, comme cela leur arrive quelquefois, il leur échappe, ils abaissent la taupinière et ils attendent la taupe à son retour au travail ; souvent ils n'ont pas la peine d'attendre long-temps, car elle vient tout aussitôt qu'elle s'aperçoit qu'on a détruit sa taupinière.

Si la demeure de la taupe qu'ils poursuivent a plusieurs taupinières, ils les affaissent toutes en piétinant dessus, et ils restent en sentinelle; les taupes pour ne pas aimer, ni le grand jour, ni le grand air, n'ont pas moins besoin pour vivre de la présence de l'air atmosphérique qui leur arrive du trou de la taupinière par les nombreuses galeries; lorsque cet air est intercepté, elles ne manquent pas de se diligenter pour lui ouvrir une issue, et lorsqu'on ferme leurs taupinières, on les voit bientôt paraître et pousser la terre. D'un autre côté, la taupe est amie de la liberté, du moment qu'on obstrue une des routes qu'elle s'est tracées, elle n'a rien de plus empressé que de la réparer; cette constante manière d'opérer rend facile la prise de ces animaux, car il suffit de faire des coupures à leurs galeries ou de détruire leurs taupinières pour les voir accourir réparer le dommage, et alors il est d'autant plus facile de s'en rendre maître, qu'elles sont plus ardentes au travail et, par conséquent, moins méfiantes. Ainsi, on peut prendre les taupes par la méthode naturelle, au moment de leur travail, en comblant leurs taupinières ou en faisant des coupures à leurs galeries; dans l'un ou dans l'autre cas, il suffit de les guetter en silence, et de leur couper toute communication avec leur souterrain. On serait presque toujours sûr de prendre une taupe qui travaille à un assemblage de taupinières,

si on voulait prendre la peine de les enlever toutes et de découvrir tous les boyaux ; mais ce procédé est trop long et trop pénible ; cependant on le met quelquefois en pratique pour détruire les nids des taupes : lorsqu'on a découvert un de ces nids à l'époque du part, plusieurs hommes, munis de bèches, se placent autour de ce gîte, et à un signal donné ils coupent toutes les galeries qui communiquent avec le foyer paternel, ensuite il l'attaquent et détruisent la taupe avec ses petits.

De la manière de prendre les taupes avec des chiens.

Childrey, dans son histoire des singularités d'Écosse, dit qu'il y a, auprès de Portsmouth, une race de petits chiens dont on se sert, en ce pays, pour faire la guerre aux taupes ; je puis assurer que presque toutes les espèces de chiens peuvent être employées à cet usage ; il suffit de les dresser comme il convient. J'avais, lorsque j'habitais le Dauphiné, un chien noir, le ventre blanc, à poil ras et luisant, de moyenne taille, qui avait un talent singulier pour prendre les taupes, et je puis dire qu'il réussissait beaucoup mieux que les taupiers de la contrée ; le matin, à l'heure que les taupes travaillent, je l'amenais dans un pré où je savais trouver des taupinières fraîches ;

arrivé sur le pré, lui-même reconnaissait les plus propres à être attaquées, il se couchait à côté, et attendait que la terre remuât assez fort pour lui annoncer la présence de la taupe, dans le moment il sautait sur le tas de terre, et avec ses pattes et son museau il enlevait la terre et l'animal; ayant une fois réussi, il fallait qu'il en eut plusieurs, et je lui en ai vu prendre six et huit certains jours, selon les terrains et la température; cependant il n'en a jamais mangé, mais il les tuait et les lâchait seulement quand elles ne bougeaient plus.

Pour dresser les chiens à prendre les taupes, il faut les prendre fort jeunes; on les amène pendant la saison qu'elles travaillent le plus, dans une pièce de terre où se trouvent beaucoup de taupinières, on lui fait parcourir toute la pièce de terre deux ou trois fois, pour lui en faire prendre le flair, et après on le laisse en arrêt auprès d'une taupinière fraîche et isolée, que l'on a préalablement affaissée; la taupe ne manque pas de venir réparer sa fortification, le chien qui la guette, se jette sur elle au moment qu'il l'aperçoit; dans les premiers jours il manque ordinairement sa proie, mais, par la suite, il devient plus adroit et plus avisé, et sans s'amuser à fixer le centre de la taupinière par où sortent les miettes de terre que la taupe

rejette, il pousse la taupinière avec son museau, et fait sauter la taupe sur le pré.

Des armes à feu, comme moyen de détruire les taupes.

Je ne crois pas que les armes à feu soient d'une grande utilité pour détruire les taupes, et ce qui me fait penser ainsi, ce sont les raisons que plusieurs avancent pour les admettre comme un moyen de destruction ; M. Dralet, dans un article intitulé *Supplément à l'Art du Taupier*, inséré dans la feuille du cultivateur de l'an 6, s'exprime ainsi à ce sujet : Lorsque la taupe forme des taupinières dans un carreau de jardin, ou dans tout autre terrain que l'on craint d'endommager par des incisions, on a recours aux armes à feu ; pour ne pas perdre son temps inutilement, il faut guetter la taupe aux heures indiquées, charger un fusil à petit plomb, et tirer presque à bout portant ; par ce moyen, si l'animal échappe au plomb, il peut être étouffé par la fumée ; mais il faut avoir la précaution de diriger votre coup vers l'endroit d'où la taupe apporte la terre ; pour connaître cet endroit enlevez d'abord avec la bêche la taupinière, et creusez-la jusqu'à ce que vous trouviez les boyaux qui y aboutissent ; la taupe viendra ré-

parer ces dégâts, vous verrez de quel côté elle apporte la terre à l'endroit endommagé, et c'est vers ce côté que vous devez diriger le coup. Si les armes à feu ne sont utiles que dans le cas dont parle M. Dralet, il est en fait qu'elles ne remplissent pas le but qu'on se propose, puisque, en enlevant la taupinière, et en creusant jusques aux boyaux communicateurs, on fait le dommage que l'on voulait éviter; d'un autre côté, si la taupe ne sort pas de terre, pendant son travail, très-certainement on la manquera, et si le plomb ne peut l'atteindre, à coup sûr la fumée ne l'atteindra pas mieux; et puis enlever la taupinière, la creuser jusques aux boyaux, attendre que la taupe vienne réparer le dommage, tout cela demande du temps et de la peine, et le procédé, à mon avis, est loin de valoir la méthode naturelle qui se borne à donner un coup de houe à la gorge du boyau où la taupe souffle.

Manière de prendre les taupes avec de petits faisceaux de bois épineux.

On sait que la taupe blessée au sang meurt presque toujours, cela a fait naître l'idée de mettre dans les galeries d'une taupe, de petits faisceaux de bois épineux, afin que l'animal obligé de passer à travers, puisse se blesser et mourir: voici comment s'exprime l'auteur

de ce procédé, dans la Bibliothèque physico-économique : « Il faut fouiller un peu la terre sous ces petites éminences fraîchement remuées, connues sous le nom de taupinières ; on y trouvera une ligne de conduite horizontale ; il faut bien nettoyer les deux avenues et placer au fond de chacune un petit faisceau de ronces choisies, dont les épines soient fortes et bien aiguës, de la longueur de quatre à cinq pouces et de grosseur suffisante pour remplir exactement la capacité de ce boyau souterrain, après quoi l'on remet de la terre que l'on foule un peu avec le pied ; la taupe, en suivant la route qu'elle s'est tracée, vient s'y piquer et périt.

On pourrait y substituer de petits bâtonnets garnis de pointes de fer par leurs deux bouts, ce qui serait plus dispendieux, mais plus certain. Dans l'ouvrage de M. Mortimer, intitulé *Agriculture complète, ou l'Art d'améliorer les Terres,* il est fait mention d'une taupière à peu près semblable. On se sert pour cette sorte de piége, ou de l'églantier, ou de l'épine blanche ; les habitans du Velai ne prennent les taupes que de cette manière.

Manière de prendre les taupes avec un pot de terre.

Ce moyen nous a été conservé par Olivier

de Serre, et tous les auteurs qui ont parlé sur l'art de prendre les taupes, l'ont répété : si je le rappelle à mon tour, c'est que je crois qu'on peut le mettre avantageusement en usage, en mars et en avril, époque où les taupes se recherchent pour s'accoupler.

Pour préparer le piége comme il convient, on se munit d'un pot de terre vernissé à l'intérieur, ou plus étroit en haut qu'en bas, et assez profond, *fig.* 11 et 12, afin que l'animal n'en puisse sortir; on place dans le fond une taupe femelle, et on va l'enfoncer dans un pré jusqu'à fleur de terre; cette opération se fait le soir, on doit chercher, pour placer le pot, un pré ou une pièce de terre où il y ait beaucoup de trous de taupes; dans la nuit, la femelle qui se trouve emprisonnée, ne manque pas de crier et d'appeler à elle les taupes ses voisines, qui, ordinairement, accourent et se précipitent dans le pot, où elles sont obligées de rester.

On peut les attirer aussi, en mettant des écrevisses vivantes dans le pot. C'est ainsi qu'on prend les taupes dans plusieurs cantons de la Suisse.

Un propriétaire, qui avait un champ que les taupes désolaient, s'avisa de faire des trous en terre pour y placer des pots un peu profonds, comme, par exemple, une cruche : il plaça cette cruche entre quatre routes que les taupes

avaient pratiquées ; il couvrit le dessus avec un pan de gazon, pris dans un pré, observant de ne pas boucher les routes, et ayant le soin d'enterrer la cruche un peu au-dessous des galeries. Au bout de cinq jours, il leva le gazon pour regarder dans la cruche, il y avait vingt-une taupes dedans, toutes noyées, parce qu'il avait mis, au fond, environ un demi-pied d'eau. Dans quinze jours de temps il a détruit tous ces animaux, et le voilà tranquille sur le produit de son jardin. Cette même personne assure que le Prince de Salm en avait une infinité dans ses jardins et dans ses prairies, et qu'il a détruit toute cette peuplade par le même moyen.

Il faut croire que ces animaux passent et repassent souvent par les routes souterraines qu'ils se pratiquent ; croyant aller de plein pied, ils s'engloutissent dans le piége.

Manière de prendre les taupes avec des hameçons.

Ayez un hameçon attaché au bout d'une ficelle mince et solide, amorcez-le avec des vers vivans, ou avec quelque larve de chenille, introduisez cet appât dans l'intérieur du boyau où passe la taupe, attachez, en dehors, à un coin de bois ou à une pierre, l'autre bout de la ficelle,

et si l'animal passe et qu'il sente le ver vivant, il mordra à l'hameçon et s'y prendra.

On place ordinairement cette sorte d'appât le soir après le soleil couché, et on va le visiter le matin, entre onze heures et midi; si, à cet époque, la taupe n'est pas prise, il faut amorcer avec de nouveaux vers. Lorsqu'une taupe a fait, autour de son domicile, plusieurs taupinières, on place dans le boyau de chacune d'elles un hameçon amorcé, c'est le moyen de la prendre plus vîte.

Moyen de prendre les taupes, dans quelques contrées d'Allemagne.

Il y a, dans certaines contrées d'Allemagne, des taupiers si habiles, qu'ils prennent souvent, par jour, plus de cent taupes, par un moyen très-simple. Ils savent que, de chaque taupinière, descendent deux ou trois conduits; ils cherchent ces canaux, et fichent dans chacun, à une petite distance du centre de la taupinière, un bâton (ou une baguette) écorcé jusqu'au blanc, de la longueur environ de deux pieds à deux pieds et demi, en observant bien la direction de chaque conduit souterrain; il y a, par conséquent, autour de chaque taupinière, ordinairement deux à trois de ces baguettes; pour mieux découvrir les conduits, ils enlèvent

la terre des taupinières et la remettent ensuite. Après avoir ainsi fiché leurs bâtons dans une vingtaine ou trentaine de taupinières, ils se placent au milieu, avec une bêche peu large, ayant l'extrémité inférieure droite et tranchante; dès qu'ils observent le mouvement d'un bâton, ils accourent à pas légers et enfoncent vîte leur bêche, à environ un pied de distance du bâton, au-delà de la taupinière; ils ferment par là la retraite à la taupe, et ils les retirent ordinairement vivantes.

Aux heures de la journée où les taupes travaillent, à six heures du matin, à midi et à six heures du soir, un taupier peut à peine courir d'une prise à l'autre, aussi promptement que ses bâtons remuent, et il n'est pas extraordinaire de leur voir prendre douze à vingt taupes de suite, si le circuit qu'ils ont choisi, pour leur chasse, est un peu grand.

Moyen de prendre les taupes avec de l'eau.

Aux environs de Langres et de Chaumont, on se sert de l'eau pour détruire les taupes, et voici comment on s'y prend : on va dans un champ fréquenté par les taupes, aux heures où ces animaux sont à l'ouvrage; on verse, par le tuyau d'une taupinière fraîchement élevée, assez d'eau pour humecter tout l'intérieur du domicile de

l'animal ; celui-ci, se sentant mouillé, se hâte de quitter son réduit, et on le saisit à sa sortie.

Ce procédé n'est pas infaillible, comme on peut le penser, cependant il réussit toujours sur une taupe qui n'a pour asile qu'une taupinière peu profonde.

Méthode de prendre les taupes, par d'Aurignac, publiée par M. Dralet.

La méthode de prendre les taupes, de d'Aurignac, est fondée sur l'habitude constante et naturelle que ces animaux ont de venir réparer tout aussitôt le dommage que l'on fait à leurs habitations. Les moyens qu'on emploie sont des coupures ou des incisions faites à propos aux boyaux souterrains, selon le nombre des taupinières et la direction des travaux que l'animal entreprend ; de la paille, du papier, un peu d'eau et une houe sont nécessaires pour faire, avec succès, cette espèce de chasse.

Le méthode de d'Aurignac est une des meilleures que l'agriculture possède, et tous les écrivains agronomes en sont convenus ; cependant, il faut le dire, cette méthode demande beaucoup de temps et de peine, et elle ne peut être avantageuse que pour ceux qui ont beaucoup de temps à perdre, ou pour les taupiers de profession.

Un jardinier ou un petit cultivateur, qui, d'un clin-d'œil, parcourt tout son héritage et voit tout ce qui s'y passe, préférera toujours la méthode naturelle, ou les moyens faciles que la taupière simple procure, au procédé de d'Aurignac, parce qu'il aura moins de temps et de peine à perdre; mais, il faut en convenir, dans les grandes propriétés et dans les contrées où il y a beaucoup de taupes, ce procédé doit être préféré à tout autre, attendu qu'il a l'avantage d'en faire prendre beaucoup à la fois. Mon intention étant de faire connaître l'ensemble de cette méthode, je ne m'amuserai pas à donner un air de nouveauté à ce chapitre, de calquer mes exemples sur celui de son auteur, car, ce qui est à César doit être rendu à César; je suivrai tout simplement la description qu'en fit M. Dralet, dans la feuille du Cultivateur de l'an six. Je suppose, dit cet auteur, une pièce de pré, représentée dans la planche 1re., *fig.* 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10; j'aperçois, *fig.* 5, une taupinière isolée; elle est fraîche, donc elle annonce l'existence d'une taupe, elle est grosse, donc elle a été faite par un mâle. Les deux taupinières, *fig.* 6, sont éloignées l'une de l'autre, elles ont aussi été faites par une seule taupe; elles sont petites, donc elles appartiennent à une femelle; les trois taupinières, *fig.* 9, sont peu

éloignées, elles appartiennent encore à une seule taupe, qui est mâle, quand ces taupinières sont grosses et fraîches; la taupe y travaille. Les six taupinières, *fig.* 8, peu éloignées entre elles, appartiennent à une seule taupe, elles sont fraîches et petites, donc elles recellent une femelle; ces traînasses en zig-zag, ou taupinières informes, *fig.* 7, sont fraîches, elles appartiennent à une jeune taupe. Ces trois taupinières, *fig.* 10, sont sèches, donc elles ont été abandonnées; la taupinière, *fig.* 4, est encore fraîche, mais elle est percée par le haut, donc la taupe qui l'a faite l'a quittée depuis peu; ces observations indiquent qu'il y a dans ce pré cinq taupes, deux mâles, deux femelles et une jeune; les mâles travaillant plus vîte, doivent être guettés de plus près que les femelles, on doit aussi veiller de près les jeunes qui, ne faisant qu'effleurer la terre, vont plus vîte en besogne.

Voici à peu près comme il s'exprime encore:

Lorsqu'une taupe n'a fait qu'un trou, j'enlève d'abord la taupinière avec la terre, et je m'assure si elle n'a pas de communication avec les taupinières voisines; pour y parvenir, je tousse dans l'ouverture que j'ai faite, c'est-à-dire l'ouverture du boyau commencé, j'en approche en même temps l'oreille, si la taupinière n'a pas de

communication, la taupe est peu éloignée, effrayée par le bruit, je l'entends s'agiter, et elle ne peut m'échapper. Je découvre le boyau horizontal avec la houe et le suit jusqu'au bout, où je rencontre la taupe, mais l'animal, connaissant le danger, a peut-être eu le temps de s'enfoncer en terre, en continuant perpendiculairement le boyau, *fig.* 3.

Alors j'ai deux moyens pour le prendre : je creuse ce nouveau boyau où je rencontre ma proie ; ou bien j'y verse de l'eau, et l'animal s'y présente de lui-même.

Si en toussant je n'ai pas entendu l'animal s'agiter, c'est la preuve qu'il a au moins deux taupinières, et j'opère de la manière suivante : je fais une ouverture entr'elles, de plus de neuf pouces, dans la direction du boyau qui communique d'une taupinière à l'autre, je ferme avec un peu de terre, les deux extrémités du boyau ; frappée par le grand air et craignant pour sa sûreté, la taupe vient, quelques instans après, pour réparer le dommage fait à sa galerie souterraine, elle souffle ou pousse de la terre avec ses pattes en dehors ; si elle se présente d'un côté, je suis assuré de la trouver entre ce point et la taupinière, si, au contraire, elle se présente de l'autre côté, je suis certain qu'elle est entre ce point et l'autre taupinière. Dans

l'un ou l'autre cas, j'opère comme si ma proie n'avait, pour taupinière, que celle où elle se trouve arrêtée.

Si ma taupe a trois taupinières, je multiplie les coupures que je fais entre chaque taupinière, la taupe viendra alors souffler d'un côté ou d'un autre, car ses points de communication étant coupés et l'animal se trouvant renfermé dans l'espace intermédiaire d'une taupinière à la coupure qui en est proche, elle ne tarde pas à manifester sa présence par son agitation et son souflement; toutefois, j'attends en silence qu'elle ait commencé son travail pour m'en rendre plus facilement maître.

Si une taupe a six taupinières, je fais une incision aux deux taupinières de passage qui sont toujours les plus éloignées du gîte, si la taupe vient souffler à l'un ou à l'autre bout, j'opère alors comme dans le cas où il existe trois taupinières.

Lorsque plusieurs taupinières fraîches se trouvent près des vieilles taupinières, il faut d'abord faire des coupures qui interrompent toutes communications entre les unes et les autres, et lorsqu'on est parvenu à connaître l'endroit où la taupe se présente pour souffler, on agit comme dans le premier cas. Si on attaque plusieurs taupes à la fois, il faut être actif et très-vigilant, parce que, lorsqu'on est occupé à guetter une taupe,

une autre peut traverser le boyau que l'on a découvert. Pour s'apercevoir plus facilement de ses mouvemens, on place dans cet endroit un étendard de paille ou de papier, dont l'agitation ou la chute indique la présence de la taupe, à laquelle on rend encore le passage plus difficile par une petite motte de terre placée dans sa galerie.

Moyen analogue à celui de d'Aurignac.

Les moyens dont se servent une partie des jardiniers des contrées du nord-ouest de la France, pour détruire un grand nombre de taupes, nous ont paru avoir de l'analogie avec celui que d'Aurignac a établi en Gascogne, et nous les annonçons comme tels. Lorsque dans un héritage se trouve un grand nombre de taupes, un jardinier, suivi de plusieurs manœuvres, se rendent sur les lieux, à l'époque et à l'heure qu'elles fouillent avec plus d'activité, c'est-à-dire, dans les belles matinées de mars, et ils choisissent encore un jour où le vent est vif et fort; ils commencent à découvrir toutes les taupinières qui décèlent l'existence d'une taupe à demeure, et ils plantent au bord de chacune, et la fixent avec un peu de terre, une petite baguette dont le mouvement sert de signal; armés d'un instrument tranchant, ils attendent en silence que les

taupes viennent refermer les ouvertures ; ces animaux, mis à découvert et incommodés dans leur réduit par un air frais, ne cherchent aussitôt qu'à y remédier ; ils rapportent promptement à ces crevasses une nouvelle terre qui forme un second monticule (c'est la taupinière oblongue dont parle M. Dralet), leurs travaux sont annoncés par différens coups de tête qui ébranlent la baguette, et que les chasseurs ne perdent pas de vue ; au moindre mouvement ils enlèvent, avec l'instrument dont ils sont armés, et la taupe et son ouvrage ; plus le vent du nord est vif, plus l'animal boute avec vivacité ; l'auteur, qui cite cette manière d'attaquer les taupes et qui est beaucoup plus ancien que M. Dralet, rapporte que, lorsque le temps est favorable, on peut prendre plus de cent taupes par jour, et enfin toutes celles qui se trouvent sur un héritage.

Cette méthode, qui se rapproche de la méthode naturelle, est la plus simple de toutes, et on doit y donner la préférence.

Piége des anciens pour prendre les taupes.

Les anciens se servaient d'un piége avec un nœud coulant de fil de fer, qu'ils avaient soin de placer dans le passage le plus fréquenté du domicile de la taupe ; ce piége est encore en

usage en France, en Allemagne et dans une partie de la Suisse, et comme il réussit assez bien, il n'est pas indifférent de le faire connaître : sur un bâton droit, on pose une traverse représentant le fléau d'une balance, et qui en produit l'effet ; à l'un des bouts de la traverse est attaché un poids assez fort, l'autre est muni de deux ficelles, dont l'une a à son extrémité un lacs de laiton à nœud coulant, et à l'autre est suspendu un petit morceau de bois de dix à douze pouces de largeur, et d'un pouce d'épaisseur ; pour tendre ce piége on met à découvert la route de passage de la taupe, et à une légère distance de cette incision, on fait entrer, par une seconde incision faite perpendiculairement à la terre, directement au-dessus du conduit, le lacs bien ouvert que l'on dispose selon la dimension du passage qu'on attaque ; on bouche ensuite cette ouverture avec une motte de terre ou avec un léger pan de gazon ; on fait entrer dans cette motte la pointe de la petite traverse, dont l'autre bout, taillé en biseau, va s'engrainer dans une des entailles que l'on a faites à un piquet qui s'enfonce dans la terre près la taupinière de l'animal ; on ne peut tendre le piége sans élever le poids de la grande traverse, ce mouvement donne la facilité d'arranger et de disposer les pièces attachées aux deux ficelles, de même que, par son ressort et sa pesanteur, il les

tient dans une tension continuelle. La taupe se trouve arrêtée dans sa marche par la motte de terre, qui est un obstacle qu'elle ne saurait franchir sans le mettre en mouvement ; la moindre secousse laisse échapper la petite traverse, dont la tête se dégage de l'entaille par la force du poids qui l'entraîne ; cette ficelle ne peut s'élever, sans que l'autre n'en fasse autant ; le lacs obéit à la même force, et la taupe se trouve prise par le milieu du corps et suspendue à la voûte de son souterrain.

Piége d'Allemagne pour prendre les taupes.

Les Allemands se servent d'une espèce de piége qui ressemble à une souricière ; c'est un cylindre creux, long de deux pieds, sur lequel on tient suspendu, au moyen d'une corde qui répond au passage de la taupe, deux petites planches qui, par leur chute, traversent le cylindre, en bouchent l'orifice, et emprisonnent l'animal.

Piége Dauphinois.

Les taupiers ne sont pas tous d'accord sur le point de savoir s'il y a plus d'avantage, en chassant les taupes, de laisser circuler l'air dans l'incision que l'on fait pour tendre les piéges, ou d'y fermer toute issue ; il paraît que, dans l'un et dans l'autre cas, les taupes se laissent prendre,

et que l'important est de bien savoir apprécier la galerie fréquentée par la taupe pour y tendre le piége. La plupart des taupières anciennes étaient sans ouverture à leur partie supérieure, et tels sont les piéges dont on se sert dans le Dauphiné, ce sont des cylindres creux de bois de sureau ou de hêtre, sans aucune ouverture à leur extrémité supérieure ; ils sont d'une pièce et de huit à dix pouces de long, et ont une porte de tête semblable à celle des taupières ordinaires ; cette espèce de piége, tout simple qu'il est, remplit parfaitement son but, et rarement la taupe s'en échappe lorsqu'elle s'y trouve renfermée. Il ne diffère de celui de M. Lafaille, *fig.* 15 et 16, qu'en ce qu'il n'y a pas de jour à l'extrémité opposée à celle où la soupape est placée.

Moyen de prendre les taupes en Flandre et en Hollande, avec un assommoir.

Les Hollandais et les Flamands se servent, comme nous, de taupières et de piéges pour détruire les taupes, mais il font aussi usage d'une machine qui, suspendue sur le passage de la taupe, tombe sur elle, lorsqu'elle vient fouiller auprès, et l'assomme. Cette espèce de piége est trop connu pour en faire ici la description ; nous nous bornerons à le représenter dans la *fig.* 19.

Piéges Flamands.

Les piéges Flamands ont été préconisés par Lafaille, ils réunissent, d'après cet auteur, des avantages que les autres n'ont pas.

Le piége de Flandre est un morceau de bois cylindrique, qui s'ouvre dans toute sa longueur, et qu'on réunit par un cercle de fer ou d'osier; la porte est cachée et ne forme aucun obstacle, elle est suspendue par une petite broche de fer assez étroite et encore plus mince, laquelle est soutenue par un fil de même métal, mis en travers du cylindre, un ressort placé dans une partie de sa longueur, et qui se courbe derrière la porte, la tient toujours fermée; ce n'est pas même sans effort qu'on oblige le ressort à céder, alors la porte se lève; pour la tenir dans cette situation, on passe au-dessus du fil de fer la petite broche, dont la pointe appuie légèrement sur un de ses dentillons, tandis que la tête, que l'on a soin de courber, forme au milieu de la taupière une plaque qui sert d'obstacle à son passage. Aussitôt que la taupe touche ce point de faible résistance, la broche tourne, se dégage du dentillon, et la porte cède à l'effort du ressort qui tend à la tenir fermée, et la taupe est prise.

Taupière ou piége de Lafaille.

Bien avant Lafaille on se servait des tau-

pières simples et composées, pour prendre les taupes ; mais la plupart de celles dont il s'était servi lui-même, dans ses longues et nombreuses expériences, l'ayant convaincu que les unes et les autres étaient plus ou moins imparfaites, il imagina de perfectionner celle qui était le plus en usage de son temps. Cet écrivain entre dans de trop minutieux détails sur sa nouvelle taupière pour le suivre dans la description qu'il en fait.

La taupière de Lafaille est un tube de bois, *fig.* 15e. et 16e., de forme cylindrique, de neuf à dix pouces de long, et de dix-huit lignes de diamètre à l'extérieur ; il porte à l'un de ses bouts un grillage de fil de fer, et de l'autre une espèce de soupape, *a*, ou de porte de tôle suspendue par une charnière, *b*, et cédant au moindre effort de l'intérieur ; cette soupape ne peut s'élever en dehors, parce qu'elle est retenue par le bourrelet, *c* ; on place le piége dans le passage du domicile de la taupe, qu'on a préalablement découvert à son extrémité ; l'air qui entre dans le passage par l'extrémité grillée du piége, porte l'animal à venir réparer le dommage, et il se précipite dans le piége qui l'attend.

Lafaille veut que l'on ne confectionne son piége qu'avec du bois un peu tendre, tel que celui de frêne et d'aubier; il cite pourtant le noyer, le sycomore et d'autres bois qui peuvent avantageuse-

ment être employés à cet usage ; cet auteur croit aussi nécessaire de passer le piége où une taupe s'est prise, à travers les flammes, afin que l'odeur cadavéreuse, que cet animal laisse après lui, n'éloigne pas les autres ; il a cru s'apercevoir qu'une taupe qui restait long-temps morte dans le piége tombait en putréfaction et empêchait les autres de venir s'y prendre, et c'est pour cela qu'il recommande de visiter souvent les piéges, toutes les six heures au moins; il est de fait que, pour ceux qui sont dans l'habitude de tendre des piéges aux taupes, c'est une mauvaise méthode de les laisser trop long-temps, puisque, si on pose bien le piége, et à l'endroit où se trouve la taupe, elle ne reste jamais long-temps sans venir voir ce qu'on a fait ou défait à son ouvrage, alors elle se prend ou elle s'échappe ; dans le premier cas, l'opération est finie, et l'on peut tendre son piége ailleurs ; dans le second, on cherche l'endroit où la taupe s'est réfugiée, et on avise de nouveau au moyen de la prendre.

Taupière simple.

Les taupières sont des piéges cylindriques en bois, en fer blanc ou en terre, d'un diamètre un peu plus large que l'est ordinairement celui de la galerie par où passe la taupe. La taupière simple, dit Rosier, est un morceau de bois de

dix à douze pouces de longueur, *fig.* 15 et 16, ce morceau de bois est creusé sur presque toute sa longueur, la partie qui ne l'est pas empêche la taupe de sortir, l'autre extrémité est garnie d'une petite proéminence ou bourrelet, d'une à deux lignes de hauteur, on cloue, par la partie supérieure, une soupape en cuir, juste de la largeur du creux du bois, de manière qu'elle peut être soulevée de dehors en dedans, et non pas de dedans en dehors; cette espèce d'étui, une fois préparé, on enlève, suivant la longueur, la terre qui couvre la galerie formée par la taupe, on le place dans cette galerie, et on le recouvre de terre; l'animal vient, soulève la soupape, entre, la soupape se baisse, et il est pris, mais s'il se présente contre le bout fermé en bois, il ouvre une autre galerie et il évite le piége. On remédie à cet inconvénient, en plaçant dans le milieu de la taupière, un bouchon, soit en bois, soit en liége, alors, la garnissant d'une soupape à chacune de ses extrémités qu'on a laissée ouverte, l'animal se prend de quelque côté qu'il se présente; une fois renfermé, il ne peut plus sortir, parce que, plus il pousse la soupape, plus elle se colle contre le bourrelet, et mieux elle le ferme. Ce piége diffère peu de celui de Lafaille. *Voyez les fig.* 15 et 16.

L'endroit ponctué indique la séparation né-

cessaire lorsqu'on veut qu'il y ait une entrée à chaque extrémité.

Les taupières simples varient peu dans leur forme; ce sont presque toutes des espèces de boîtes à fourreaux, faites de plusieurs branches de sureau, qu'on fend et qu'on creuse, on rejoint ensuite ces pièces avec un petit cercle de fer.

Il n'en est pas ainsi des taupières composées, dont on se sert dans les pays septentrionaux et sur les bords du Rhin; l'usage les a beaucoup variées, et on en a fait d'un grand nombre d'espèces; la plus commune de toutes est celle qui se fait avec une planche fixée à terre par quatre crochets, armés de lacs dans lesquels la taupe se prend à travers le corps. Nous allons donner la description de la taupière composée, dont on se sert dans le nord de la France et aux bords du Rhin.

Taupière composée.

Cette taupière est une des meilleures et des plus solides que l'on connaisse, aussi en fait-on encore un grand usage en France, surtout dans nos départemens septentrionaux. Dans un article inséré dans la Bibliothèque Physico-économique, de l'année 1788, intitulé : De la Manière de prendre les taupes dans les prairies et

les jardins, on fit, pour la première fois, la description très-détaillée de cette taupière.

La figure 13 représente la taupière tendue, et dans la situation où elle doit être dans la terre; on y voit entrer la taupe par l'un des bouts.

a est une petite boîte sans fond, ayant la forme d'un carré long, et cinq pouces et quelques lignes de longueur sur deux pouces et demi de largeur; l'épaisseur de la planche peut être de trois à quatre lignes. La partie du dessus est percée de cinq trous, un au milieu, *b*, d'environ trois lignes de diamètre; un à chaque coin, *c*, *d*, *e*, *f*, et à quatre lignes du bois. *g* est une gaulette flexible que l'on enterre par le gros bout, de manière à la fixer solidement, et qu'en la ployant elle puisse faire le ressort. On attache à l'extrémité *h*, les bouts de fil de laiton, après en avoir passé un de *c* en *d*, et l'autre de *e* en *f*; au même point, *h*, est aussi attaché une ficelle qui descend dans le trou, *b*; la longueur de cette ficelle ne doit être que du cinquième des fils de laiton; il y a un nœud au bout qui doit couler facilement dans le trou *b*. Quand on courbe la gaulette, on retient cette ficelle au moyen d'une cheville, *i*, que l'on place entre le nœud et le bord du trou, *b*, mais de façon que le moindre mouvement fasse tomber la cheville. La ficelle ainsi fixée, empêche la gau-

lette, g, de se redresser et lâche les fils de laiton, qui font alors le demi-cercle, k.

Il est urgent de maintenir la boîte, soit avec des crochets piqués en terre, ou par tout autre moyen, car l'effort que fait la gaulette pour se redresser, l'enlèverait.

La *fig.* 14 est le dessus du piége, renversé, pour qu'on puisse le voir plus clairement.

Usage de la taupière.

Lorsqu'une taupe a fait une motte, ou taupinière, dans un jardin ou dans une prairie, on découvre cette motte pour voir la direction du passage souterrain, on cherche ensuite avec une bêche, à une distance de trois ou quatre pieds de la motte, l'ouverture par où passe la taupe. Ce passage n'est ordinairement qu'à deux ou trois pouces de profondeur..... On coupe avec la bêche le terrain à côté, de la longueur et de la largeur de la taupière, c'est-à-dire, de cinq pouces et quelques lignes de longueur, sur environ trois pouces de largeur; on tend la machine en la plaçant dans cette petite tranchée, en observant que ses deux extrémités, les deux bouts où se trouvent les arcades, répondent exactement aux deux passages, ou plutôt aux deux extrémités du passage de la taupe. Il est en-

tendu que les deux petites arcades sont dessous la planche et posent sur le fond de la tranchée.

On se sert de fil d'archal ou de laiton ; parce que de la ficelle ne conserverait pas la forme de cercle, et que d'ailleurs, les taupes pourraient la ronger.

Quant à la cheville, elle doit toujours être placée avant que la taupière ne soit dans la tranchée, sans quoi on ne pourrait plus l'y mettre. Les laitons et la cheville étant arrangés, on place la taupière dans la tranchée, comme il a été dit; on rapproche ensuite la terre, et on laisse le moins de jour possible; comme il pourrait s'en trouver aux deux bouts de la taupière, on les bouche avec un peu de terre, ou avec des gazons : il n'est pas absolument nécessaire qu'il n'y en ait point du tout.

Cela fait, la machine est tendue.

Quand la taupe vient, soit d'un côté, soit de l'autre, elle entre dans une arcade, et trouve dans son chemin la petite cheville qui est au milieu, elle la pousse pour passer et la fait tomber. Le bout de la ficelle n'étant plus retenu par la cheville, s'échappe par le moyen de la gaulette qui tire continuellement cette ficelle, et laisse à cette gaulette tout le jeu de son ressort, qui la fait redresser et tirer violemment les deux fils de laiton qui forment les

deux arcades, au moyen de quoi l'animal se trouve pris au travers du corps, par l'une ou l'autre arcade. Au surplus, tout ceci est beaucoup plus long à décrire qu'à exécuter.

Quand on arrive dans le jardin, on voit si la perche est détendue, ce qui annonce la prise de l'animal.

Je finirai par une observation essentielle, qui est de ne jamais placer la taupière à l'endroit même où l'animal a bouté et où il a poussé la terre en dehors, parce qu'alors ils pousse la terre devant lui, et en remplit la taupière, ce qui l'empêche de se prendre. Quelquefois la taupe passe à côté de la taupière, ce qui est pourtant rare, alors on déplace le piége, et on le met dans un autre endroit.

Méthode des taupiers des environs de Paris.

C'est la même que celle des taupiers de la Touraine, et elle diffère peu de celle dont Lecourt faisait usage. Les taupiers des environs de Paris, à l'exemple de ceux de Normandie, exercent leur talent sur les terres des fermiers de leur contrée. Ceux-ci leur donnent une certaine somme pour venir, tous les ans, chasser les taupes qui dévastent leurs champs; ils font cet ouvrage deux fois par an, au printemps et en automne. On sent bien qu'un taupier ayant

tous les ans une certaine circonférence de terrain à exploiter, met dans son travail beaucoup de négligence et, pour ses intérêts, beaucoup d'indifférence; aussi, d'une année à l'autre, on ne s'aperçoit pas de la diminution des taupes sur l'héritage qu'elles ont coutume de fréquenter. J'ai resté dix ans dans le département de Seine-et-Marne, au milieu des fermiers, j'ai vu leurs taupiers, au printemps et en automne, faire la chasse aux taupes; ils en détruisaient toujours quelques-unes, mais les petits restaient, et l'année suivante, il y en avait autant.

Cependant, en attaquant savamment et habilement une terre dévastée par les taupes, soit avec la méthode de M. Dralet, soit avec celle de Lecourt, soit même avec les moyens employés par les jardiniers normands, on doit être convaincu que les mâles, les femelles et leurs petits ne doivent point échapper à la destruction. Est-ce donc par ignorance ou par incapacité, qu'on laisse exister des taupes dans un endroit où on les attaque?

Non, répondront les taupiers de Paris. Eh pourquoi donc y a-t-il toujours autant de taupes qu'il y en avait il y a cent ans, et mille fois plus de taupiers qu'on en voyait alors? La réponse est facile à faire : Il faut que tout le monde vive, et que les espèces se conservent.

Le piége dont se servent les taupiers des en-

virons de Paris, est une espèce de pincette, *fig.* 17, constamment fermée par l'effet de l'élasticité du ressort, *a*; on tient ouvert les deux branches, *d*, au moyen d'une plaque de tôle, *b*, en la plaçant à l'extrémité, *c*. Le piége est mis dans le boyau communicateur, après en avoir enlevé la taupinière; la taupe, dans sa course, pousse la petite plaque, *b*, en essayant de passer par l'ouverture, *c*; la plaque se dérange, les pinces se ferment et l'animal est pris.

Méthode de prendre les taupes selon Lecourt.

Lecourt fut un habile taupier, qui, dans le principe, fit cet état par délassement et ensuite par profession; il légua, en mourant, sa science à sa nombreuse postérité, qui, marchant sur ses traces, est devenue, comme dit Bosc, aussi savante que lui.

Ce qu'on peut donner à Lecourt, par dessus les taupiers ordinaires, c'est un esprit observateur, un talent de juger et d'apprécier les difficultés de son art, et de les résoudre avec facilité et sans obstacle; ce qui indique que son génie l'avait naturellement porté à l'occupation à laquelle il s'est donné; cependant Lecourt n'a rien inventé pour son art; avant lui les taupiers des environs de Paris se servaient d'une houe, d'un couteau, d'une boîte pour emporter dans leurs

courses les petits objets nécessaires à leurs opérations. Lecourt n'a point inventé de piége, il a perfectionné celui dont se servaient ses confrères ; il a innové quelque chose sur la forme de cet instrument. Le piége de Lecourt ressemble en tout à celui des taupiers des environs de Paris, *fig.* 17e. ; seulement les avant-branches des pinces sont plus allongées; il se tend de même, et la taupe s'y prend par les mêmes moyens ; toute la différence de la méthode consiste à adosser deux piéges l'un contre l'autre. La tête est en acier aplati, les branches sont en fer, leur extrémité est armée de deux crochets ployés en contre-base, et en angle droit de vingt lignes. La longueur du grand piége est de sept pouces six lignes ; il y en a de plus petits pour tendre dans les murs. La supériorité de ce piége fut reconnue il y a trente ans, par la Commission d'Agriculture, elle l'approuva dans une de ses séances.

Pour opérer avec ses piéges, Lecourt fait à peu près comme tous les taupiers : il se met en chasse par un beau jour, et aux heures les plus favorables ; est-il sur un héritage habité par les ennemis qu'il va attaquer, il explore les lieux, il juge des positions, il s'oriente, en un mot, comme un observateur habile ; ensuite il cherche les taupinières qu'il appelle de passage, il les reconnaît à leur élévation et à leur gros volume ;

alors il les enlève avec sa houe, et il cherche l'endroit propice à placer ses instrumens.

Voici, d'après Cadet de Vaux, comment il opère : le passage trouvé, il l'évente, il rejette la terre, il voit les deux arceaux du passage, il les sonde, s'il le juge à propos, et leur donne la longueur du piége, à l'aide de la lame d'un couteau ; il retire la terre, il la laboure légèrement, il met la détente, il pose le piége ou le place, ou plutôt les place, car on en met deux en sens opposés, l'un pour saisir la taupe quand elle gagnera son passage pour sortir du gîte, l'autre pour la saisir si elle en est absente, au moment où revenant du travail elle regagnera sa demeure.

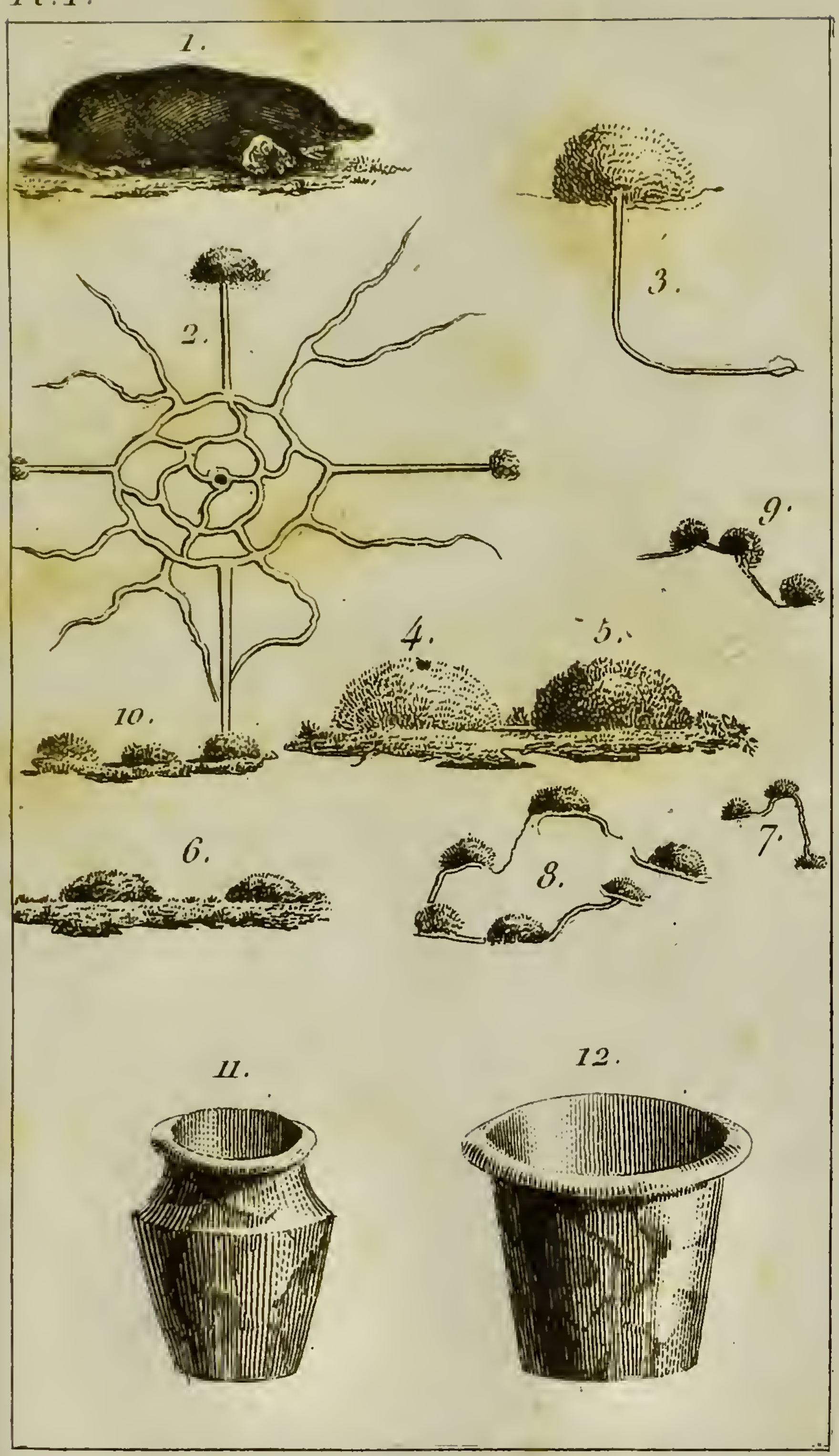
On place les deux piéges en avant et tendus, on les pousse dans l'intérieur de l'arceau, on les enfonce légèrement, on en assujettit la base avec un peu de terre, on les soutient avec une petite motte inclinée, touchant à la voûte de l'arceau et posant dans le fond ; enfin une poignée de terre recouvre l'appareil ; la taupe a le piége en perspective, ce qu'elle rencontre est un éboulement de terre ; elle fouille pour la tasser de côté, et elle se trouve prise. On place toujours le piége à l'endroit où les galeries aboutissent ; douze à quinze galeries prennent naissanee dans le passage, mais à de différentes distances.

Lecourt, pour prendre des nids de taupe, s'assure d'abord de l'endroit où les femelles les

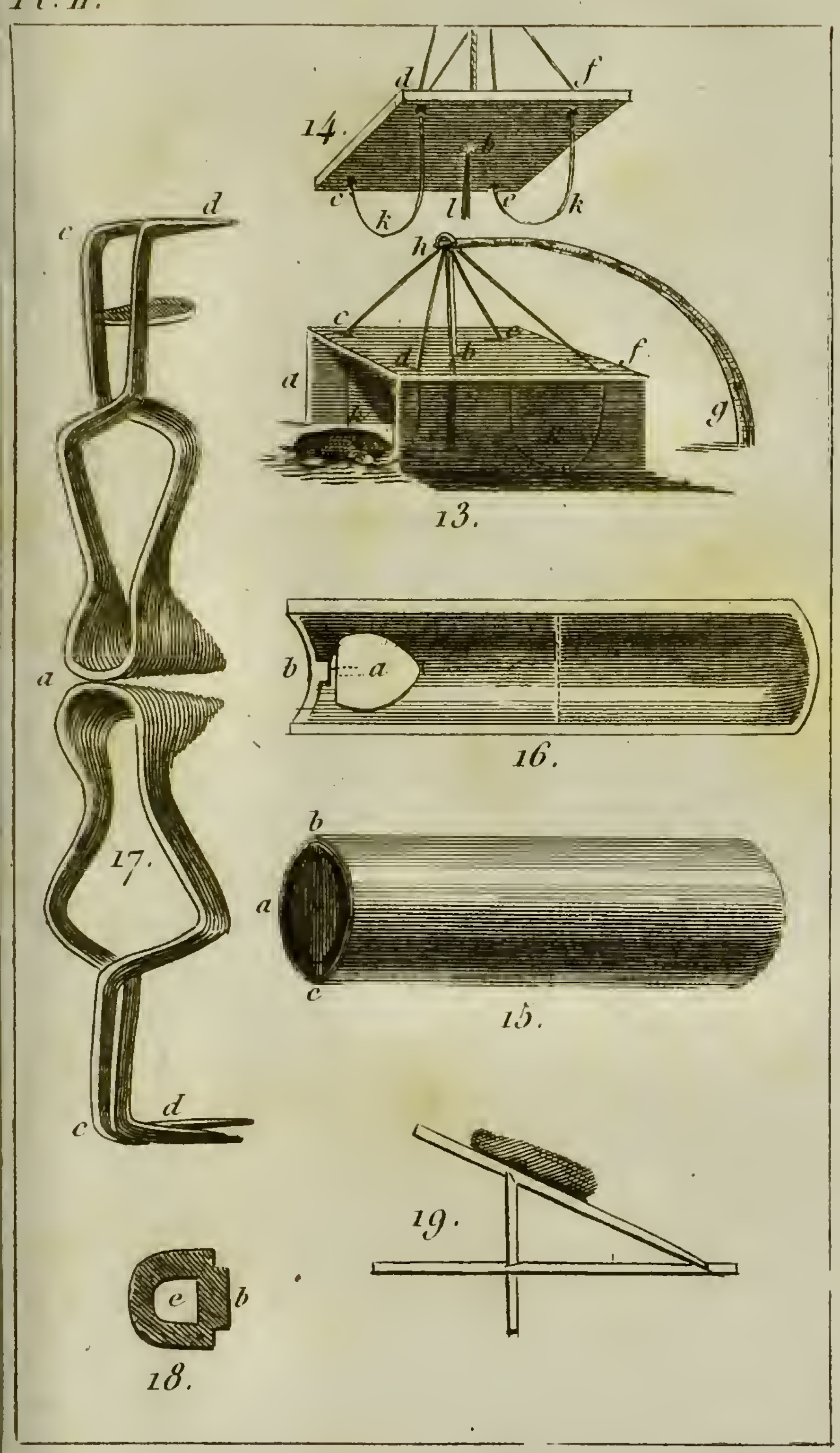
ont placé ; ce qu'il reconnaît encore à l'inspection des taupinières ; il creuse avec sa houe, il enlève le dôme qui les recouvre, et prend ainsi toute la progéniture.



Pl. I.



Chasseur taupier.



Chasseur taupier.

TABLE

DES MATIÈRES.

